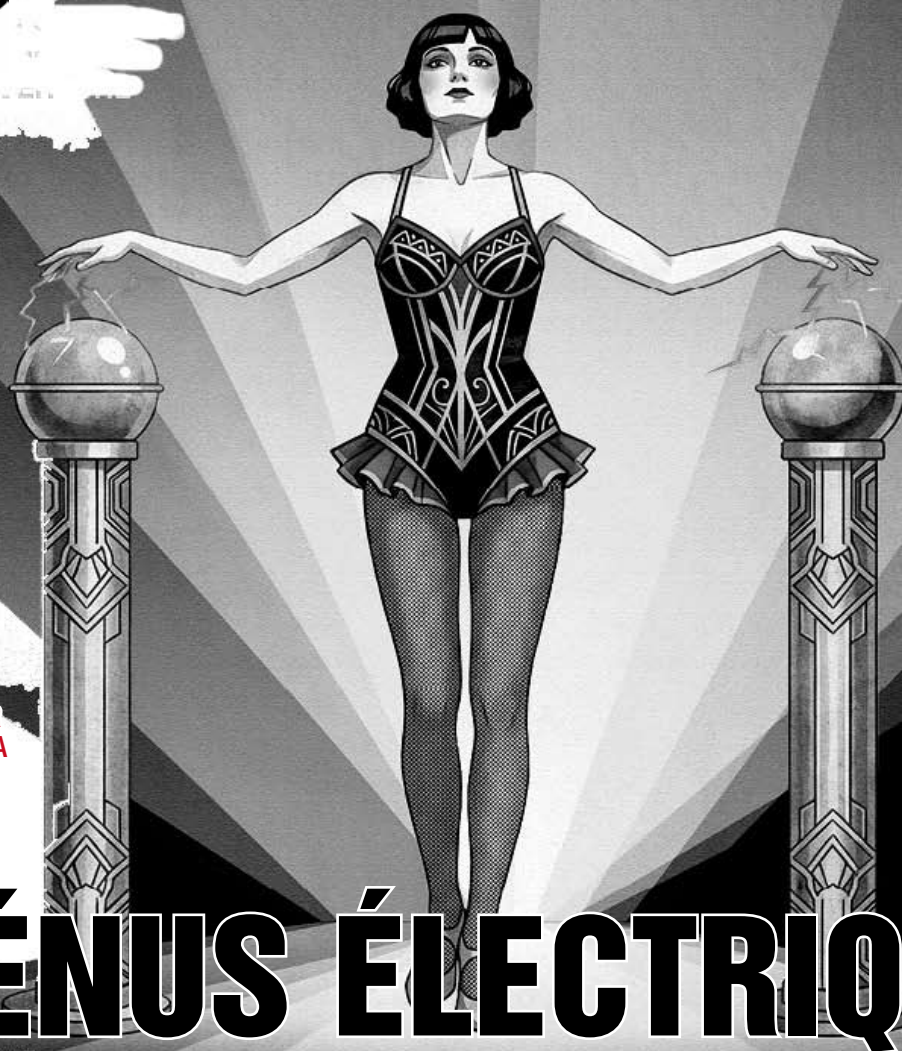




PLACE DE LA MAIRIE À ST-OUEN L'AUMÔNE & 14, Rue Alexandre Prachay à PONTOISE /TEL:01 30 37 75 52/ www.cinemas-utopia.org



Festival de Cannes 2026
Film d'ouverture



VIVEZ EN DIRECT LA
CÉRÉMONIE D'OUVERTURE
DU 79ème FESTIVAL DE
CANNES

**LE MARDI 12 MAI À PARTIR
DE 19H00 AU ROYAL UTOPIA
DE PONTOISE,
SUIVIE À 20H30
DE LA PROJECTION
EN AVANT-PREMIÈRE**

LA VÉNUS ÉLECTRIQUE

Réalisé par Pierre SALVADORI

France 2026 2h02

avec Pio Marmai, Anaïs Demoustier,
Gilles Lellouche, Vimala Pons, Gustave
Kervern, Madeleine Baudot...

Scénario de Benjamin Charbit, Benoît
Graffin et Pierre Salvadori

Festival de Cannes 2026 :
Film d'ouverture

Le cinéma de Pierre Salvadori, on l'aime
d'amour, depuis toujours. Depuis *Cible*
émouvante et *Les Apprentis*... Il y a dans
ses films une merveilleuse fantaisie,

GAZETTE n° 345 DU 13 MAI AU 16 JUIN 2026 - Entrée : 7,50€ - Abonnement : 55 € les 10 places - Étud. : 4,50 €



LA VÉNUMS ÉLECTRIQUE

une infinie tendresse et cette chose si précieuse : la liberté (*En liberté*, c'était le titre de son formidable avant-dernier film (2017), ça lui allait comme un gant). *La Vénus électrique* est une de ses plus belles réussites. Ce que le cinéma peut nous offrir de mieux quand la recette fonctionne, quand la magie opère et que le voyage dans le temps nous cueille comme des gamins embarqués dans un tour de grand huit à la fête foraine. C'est drôle, c'est joyeux, c'est touchant, c'est rythmé, c'est du beau grand cinéma qui nous fait nous sentir vivants. Autant dire un salvateur antidote à la déprimante actualité !

Puisqu'on parle de fête foraine, entrons donc dans celle qui, en cet an de grâce 1928, se tient aux portes de Paris. La première guerre est déjà loin, la seconde inimaginable et l'on profite de la vie de ces années folles où tout n'est qu'art, effervescence, divertissement. Chez les forains, entre la femme à barbe et la roulotte de Madame Claudia qui promet pour quelques sous un contact en ligne directe avec vos chers défunts, une attraction tout particulièrement attire les foules : La Vénus électrifiée. Ici, Messieurs, laissez-vous porter par la puissance du baiser électrique qui vous fera voir mille et une étoiles et vous laissera sur les lèvres le goût du coup de foudre qui, niveau voltage, n'aura jamais aussi bien porté son nom. Ce n'est pas moi qui le dit mais le maître du numéro (Gustave Kervern inoubliable dans la scène du « regard amoureux ») qui harangue le chaland. Il faut dire que Vénus (Anaïs Demoustier), avec ou sans ampérage, est tout ce qu'il y a de charmant avec son petit carré à la garçonne, son parler franc et son allure de titi parisien. Mais loin des baisers vendus, cette Vénus qui n'est pas

de barrière, Suzanne de son vrai nom, ne rêve que de se faire la malle, s'affranchir de ce maître tyrannique. En attendant des jours meilleurs, elle adoucit sa condition en se faufilant dans les roulottes, pour piquer une clope ou boire un coup. C'est ainsi qu'elle tombe sur Antoine Balestro (Pio Marmai), jeune peintre en vogue qui n'arrive plus à travailler, convaincu d'être responsable du décès de son épouse, et qui tente d'entrer en contact avec elle par l'intermédiaire de Madame Claudia, la médium citée plus haut. Prise de cours mais pas d'inspiration, Suzanne se fait passer pour la défunte. À cette époque où le spiritisme est très en vogue et où les tables tournantes et les esprits coqueurs s'inventent bien volontiers dans les salons mondains, Antoine ne marche pas : il cavale ! Et s'il retrouve enfin le goût la peinture, ce n'est pas Armand (Gilles Lellouche, formidable), son ami et galeriste, qui s'en plaindra. Somme toute, le subterfuge profite à tout ce petit monde...

Le mensonge, l'ambiguïté, les faux-semblants, l'attrait pour les spectacles populaires irriguent cette œuvre fidèle au cinéma poétique de Pierre Salvadori qui mêle comme personne liberté narrative, mélancolie et humour. S'inspirant de la comédie hollywoodienne de la grande époque – rythme vif, quiproquos en chaîne, précision de l'écriture et de la mise en scène –, ce fervent admirateur d'Ernst Lubitsch, Billy Wilder ou Blake Edwards nous embarque dans un univers romanesque singulier, qui explore les relations humaines et les fragilités de personnages cabossés dans leur quête du bonheur. Un régal.

DU 12/05 AU 16/06



COUP DE PROJECTEUR SUR LES FILMS

Retrouvez la présentation des films dans le journal d'informations locales

Les mercredis
à partir de 18h45 sur
radio RGB 99.2 fm
 Disponible en podcast
 sur radiorgb.net

CENTRES DE LOISIRS

Sachez-le :
 la salle de Saint-Ouen
 l'Aumône accueille vos
 groupes d'âge maternel ou
 primaire, contactez-nous
 directement au
01 30 37 75 52.

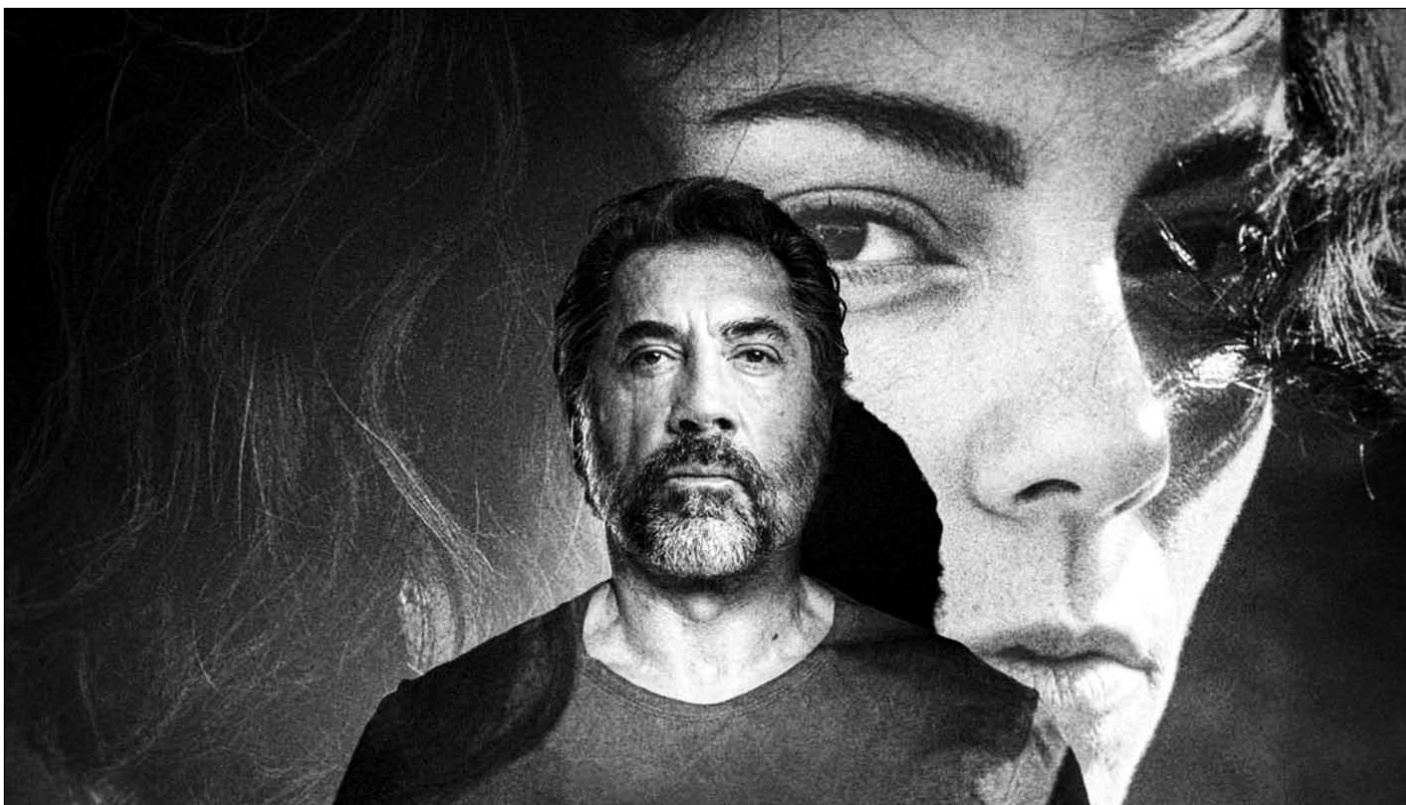
TARIFS UTOPIA

Tous les jours à toutes les séances

- Normal : 7,50 euros
 - Abonné : 5,50 euros
- (par 10 places, sans date de validité et non nominatif)
 - Paiement par CB - chèque et espèces

Enfant -16 ans : 4,50 euros
DIMANCHE MATIN : 4,50 euros
 & Sur présentation d'un justificatif
Lycéens - Étudiant : 4,50 euros
Sans-emploi : 4,50 euros
PASS CAMPUS : 4 EUROS

TOUT LE PROGRAMME SUR :
www.cinemas-utopia.org/saintouen



L'ÊTRE AIMÉ

DU 16/05 AU 16/06

(EL SER QUERIDO)

Réalisé par Rodrigo SOROGOYEN
Espagne 2025 2h15 VOSTF
avec Javier Bardem, Victoria Luengo, Raul Arévalo, Marina Fois, Miguel Garcés...
Scénario de Rodrigo Sorogoyen et Isabel Peña

Festival de Cannes 2026 :
Sélection officielle, en compétition

Bon sang ! Se retrouver dans une salle de projection professionnelle, découvrir un film sans le plus petit indice (pour cause de black-out – on ne rigole pas avec la « sélection officielle » du Festival de Cannes) et atterrir deux heures quinze plus tard au milieu d'un public sidéré, s'ébrouer, reprendre son souffle, se dire qu'on vient de découvrir « quelque chose », un film puissant et sublime. Qu'importent les festivals, les palmarès... Que cet *Être aimé* soit une toute première rencontre ou que vous connaissiez le cinéma tendu, complexe et exigeant de Rodrigo Sorogoyen, je vous fiche mon billet que vous allez vous laisser cueillir, vous prendre une belle et vigoureuse claque de cinéma ! De nombreux spectateurs ont découvert le cinéaste espagnol avec *As Bestas* (en 2022) ou, plus récemment encore, avec la série

Los años nuevos sur Arte, mais on le suit depuis *Que Dios nos perdone* en 2017 et on l'aime encore plus depuis *El Reino* (2019) et *Madre* (2020)...

Ce nouveau film, *El Ser querido*, c'est beau, c'est fort : dans le fond, dans la forme, dans les interstices de chaque plan, dans les regards de feu et de glace des personnages, dans la respiration des comédiens ou dans le souffle d'une mise en scène à la beauté rugueuse. La plongée est intense et le terrain de jeu, infini, explorant dans un même élan sous plusieurs strates les méandres d'une relation orpheline qui tente de renaître à la vie et le cheminement tortueux d'un artiste au cœur de sa création. En toile de fond, les coulisses d'un tournage, les rapports de domination – et, d'une certaine manière, la fin de l'ère de la masculinité toute puissante.

Dans la première scène, un plan-séquence époustouffant et prémoniteur, la caméra se pose sur le regard fébrile d'Esteban Martínez. Réalisateur estimé et mondialement connu dont la maturité auréolée d'un Oscar laisse à penser qu'il n'a plus rien à prouver, Esteban est plus nerveux qu'un jeune amoureux. Et s'il se trompait ? S'il faisait fausse route ? S'il était trop tard ? Mais Emilia est arrivée au rendez-vous et se tient face à lui. Une conversation, maladroite, tendue, commence. Elle a le même regard un peu inquiet – et pour elle aussi, le verbe est hésitant... Ils savent tous deux que les

mots, une fois prononcés, seront livrés en pâture aux sentiments contradictoires, aux émotions peut-être violentes, sans retour en arrière possible. Mais Esteban ne va pas flancher : il s'apprête à tourner son prochain film et celle qu'il veut pour incarner le personnage principal est cette comédienne peu connue à la trentaine incertaine, qui se tient face à lui : sa fille Emilia, qu'il n'a pas revue depuis treize années...

On les retrouve quelques mois plus tard, dans le paysage désertique des Iles Canaries pour le premier jour de tournage du film, « une histoire d'abandon, une histoire de trahison, une histoire d'amour entre des gens qui ne peuvent pas se regarder droit dans les yeux »... Cette histoire qu'Esteban a laissée s'enfuir et sur laquelle il tente aujourd'hui de reprendre le pouvoir par la mise en scène. Une histoire dont il ne connaîtra jamais la saveur mais qu'il tente de goûter par procuration. Une histoire qu'il tente de réécrire au présent comme on panse une plaie. Mais plus le mettre en scène fait démonstration de sa puissance, exerçant sur son équipe une autorité teintée de paternalisme, plus en l'homme s'ouvre la brèche, comme un film négatif remontant du passé, révélant une fragilité trop longtemps enfouie.

La maîtrise impressionnante du récit et de la mise en scène, la précision de chaque plan, l'usage impeccable, toujours justifié, des changements de format, des filtres... ne laissent jamais le spectateur se perdre dans l'artifice d'une si éclatante virtuosité. Cette maîtrise lui offre au contraire, avec une grâce infinie, l'émotion à l'état brut des tourments tus qui osent enfin s'affronter entre un père et une fille étrangers l'un à l'autre. Comme ses deux comédiens, le film est magistral.



C'EST QUOI L'AMOUR ?

JUSQU'AU 9/06

Écrit et réalisé par Fabien GORGEART

France 2026 1h48

avec Laure Calamy, Vincent Macaigne, Mélanie Thierry, Lyes Salem, Céleste Brunnquell...

« C'est une question impossible à résoudre, mais, pour obtenir quelque chose et pouvoir avancer, mes personnages vont devoir l'appréhender au premier degré. »

Bah oui, c'est vrai ça : c'est quoi l'amour ? Selon le réalisateur Fabien Gorgeart, une question bien naïve dont la réponse dépendra finalement de chacun. Ça dépend de l'âge, des bonnes et mauvaises expériences, du chemin de vie, des rencontres, du hasard... Une question vaste, complexe et ambiguë que nos personnages vont explorer après la surprenante demande de Fred (Vincent Macaigne) à son ex-femme Marguerite (Laure Calamy) : pour pouvoir se remarier à l'église avec sa nouvelle compagne Chloé (Mélanie Thierry), Fred doit faire annuler son premier mariage religieux. Marguerite se réjouit de le voir refaire sa vie, elle-même filant le parfait amour avec Sofiane (Lyes Salem). Mais ce qui devait être une simple formalité va s'avérer bien

plus compliqué que prévu et les mener jusqu'à Rome (il est bien dit au passage que tous les chemins y mènent), flanqués de leurs enfants et de leurs nouveaux conjoints... Un voyage haut en couleurs pour tous les membres de cette grande famille recomposée.

Fabien Gorgeart nous embarque dans un film choral avec de nombreux rebondissements, plaçant le récit à mi-chemin entre le vaudeville et la screwball comedy (ou comédie loufoque) hollywoodienne des années 1930 / 1940. À la manière d'un Frank Capra ou d'un Howard Hawks, Gorgeart questionne les moeurs de notre époque, notre rapport nouveau au divorce, au remariage ou encore à l'adultère, le tout saupoudré d'une dose d'humour carrément burlesque et de situations volontiers absurdes (surtout de la part de Marguerite, incarnée par l'impeccable et parfaitement fantaisiste Laure Calamy). Dans *C'est quoi l'amour ?*, la comédie de remariage est réinventée pour laisser place à la comédie de redivorce. Car il n'est pas aisé d'annuler un mariage religieux, de défaire ce que le divin a uni pour l'éternité (ça ne mange pas de pain de se le promettre) : c'est procédurier, long, pénible et assez impudique. Fred et Marguerite vont devoir en effet étaler

une partie de leur vie intime face à un membre de l'institution religieuse, celui-ci questionnant leur sexualité, leur bien-être psychologique, leur stabilité émotionnelle et tout un tas d'autres informations très privées ! Mais finalement, en entamant ce chemin déroutant, ils vont réaliser que, malgré la courte durée de leur mariage, il a fait sens pour eux puisque de leur union est née Léa (rayonnante Céleste Brunnquell) et qu'ils demeurent, en dépit des années de séparation, attachés l'un à l'autre.

C'est quoi l'amour ? Donne par ailleurs aux plus jeunes de ses personnages quelques éléments de réponse, bienvenus puisqu'elles sont déjà confrontées à la question : Léa vole de ses propres ailes et vit désormais en Crète avec sa petite amie ; quant à Raphaëlle, la fille de Marguerite et Sofiane, en plein cœur d'une adolescence mouvementée, elle peine à se décoller de Tom, son petit copain du lycée...

Au bout du compte (du conte ?), *C'est quoi l'amour ?* est le petit bonbon filmique de cette gazette. Une douceur, un hymne tendre aux familles unies, désunies, composées et recomposées, qui apporte un peu de joie et de légèreté dans ce monde de brutes. Un film qui respire la complicité à chaque instant, le bonheur simple, sans jamais tomber dans le niais. Avec ce casting impeccable où chacun semble prendre un vrai plaisir à jouer avec ses partenaires, vous quitterez la salle avec un large sourire et peut-être que vous aussi, vous tenterez de répondre à la question : c'est quoi l'amour ?



AUTOFICTION

DU 20/05 AU 16/06

(AMARGA NAVIDAD – NOËL AMER)

Écrit et réalisé par **Pedro ALMODÓVAR**

Espagne 2026 1h51 VOSTF
avec Bárbara Lennie, Leonardo Sbaraglia,
Aitana Sánchez-Gijón, Victoria Luengo...

Festival de Cannes 2026
Sélection officielle, en compétition

Avec *Douleur et gloire*, on pensait que Pedro Almodóvar avait tout dit. Qu'il avait, en quelque sorte, écrit ses mémoires : l'enfance, les douleurs, les amours perdues, les amis disparus, la mère – et cette phrase, lancée comme une giflette tardive : « tu n'as pas été un bon fils ». Difficile d'aller plus loin dans l'aveu. Et pourtant, il restait quelque chose. Peut-être le plus délicat. Car cette mère ne se contentait pas de juger, elle mettait aussi en garde : « Ne mets pas ça dans tes films. L'autofiction, ça ne me plaît pas. » Une phrase comme un fil tendu entre la vie et le cinéma – et c'est précisément ce fil qu'explore *Amarga Navidad*, avec une lucidité presque désarmante.

Le film avance alors sur une ligne de crête : jusqu'où peut-on aller quand on puise dans le réel ? A-t-on le droit d'utiliser les douleurs des autres pour nourrir ses histoires ? La question n'est pas neuve, mais Almodóvar la pose ici frontalement, sans se cacher derrière ses habituels éclats de couleur ou ses détours mélodramatiques. On pense à cette idée du poète Czesław Miłosz : rien ne fragilise davantage une famille que la présence d'un écrivain. Ou d'un cinéaste.

Au cœur du film, une mise en abyme à tiroirs. Elsa (Bárbara Lennie), réalisatrice en panne, est terrassée par une migraine et une crise de panique en 2004. Mais cette histoire est en réalité celle qu'écrit Raúl (Leonardo Sbaraglia), cinéaste aguerrri, en 2026. Un réalisateur écrit sur une réalisatrice qui lui ressemble – et derrière lui, évidemment, Almodóvar lui-même. Jeu de poupées russes, vertige familial : le cinéaste n'a jamais cessé de se raconter, mais rarement avec une telle conscience du dispositif. On entre alors dans un territoire connu, peuplé de motifs chers au réalisateur : la création, le désir, la mémoire, les figures féminines fortes, les fidélités et les trahisons. Le risque serait de s'y installer confortablement. Mais

Amarga Navidad (on préfère définitivement le titre original) déjoue peu à peu cette impression. La mécanique se précise, les transitions entre les différents niveaux de récit deviennent presque invisibles, et le film glisse avec une fluidité troublante entre passé, présent et fiction.

Et puis survient une scène. Longue, tendue, presque nue. Une conversation entre Leonardo Sbaraglia et Aitana Sánchez-Gijón. Deux corps, deux voix, une caméra qui tourne autour d'eux sans jamais les lâcher. Le cinéma d'Almodóvar se resserre, abandonne ses ornements, et touche à quelque chose de plus brut. On pourrait croire à une pièce de théâtre, tant la parole y devient centrale, presque dangereuse. C'est là que le film bascule. Ce que l'on prenait pour une variation élégante sur ses thèmes de prédilection devient soudain une mise à nu. Le cinéaste regarde ses propres gestes, ses propres emprunts, et reconnaît – sans les excuser – les zones troubles de son travail. L'autofiction n'est plus un jeu : c'est un terrain miné.

Le film laisse le personnage – ou peut-être le cinéaste lui-même – face à un écran, le curseur clignotant. Rien n'est résolu. Rien ne peut l'être vraiment. On n'écrit jamais une histoire depuis son point final, encore moins quand il s'agit de sa propre vie. Mais quelque chose persiste, obstinément : le mouvement même de la création. Fragile, incertain, mais toujours en train de battre.

(d'après Laura Pérez, Fotogramas)



THE WORLD OF LOVE

JUSQU'AU 26/05

Écrit et réalisé par YOON Ga-eun

Corée du Sud 2025 2h VOSTF
avec Seo Su-bin, Chang Hyae-jin, Kim Jeong-sik, Kang Chae-yun...

Un film formidable, tout en nuances, complexe et chargé à bloc d'une énergie communicative, réalisé par une jeune réalisatrice dont c'est le troisième long métrage (les deux premiers ne sont pas arrivés jusqu'à nous.)

Joo-in est la joie de vivre incarnée. Adolescente espiègle, elle croque la vie à pleines dents, entourée de sa bande de copines qui adorent raconter des blagues osées et imiter les chorégraphies de leurs groupes de Kpop préférés, d'une mère douce et attentionnée – malgré un léger penchant pour la bouteille –, et d'un petit frère, futur magicien dans l'âme, qui organise des spectacles à la maison. Tout un monde pas forcément conventionnel, mais un cocon tendre, bienveillant, aimant. Elève enjouée, Joo-in est un peu la star de sa classe. Sans doute un rien trop impulsive, ce qui, au premier abord, va plutôt bien avec son inépuisable entrain. À moins qu'elle ne suive trop irrégulièrement ses cours de taekwondo pour parvenir à un parfait contrôle d'elle-même. Ou alors, est-ce que les

jeunes garçons de sa classe seraient en porcelaine, pour perdre l'équilibre à la moindre petite accolade de cette tornade de fille ? On résume : Joo-in est une fille joyeuse, emportée, voire même un peu brusque, mais rien de grave, elle aime tout le monde et le monde le lui rend bien !

Jusqu'au jour où un camarade lui demande de signer une pétition contre le retour dans leur quartier d'un homme condamné pour des faits de pédophilie, avec comme argument premier que les victimes, traumatisées à vie, ne peuvent se reconstruire. Dans un premier temps, Joon-in refuse de signer et demande à son auteur de modifier cette formulation maladroite qui, selon elle, condamne les victimes à ne jamais réussir à dépasser leur traumatisme... Et quand elle constate que sa demande de modification n'est pas prise en compte, la volcanique adolescente s'emporte, tempête et clame haut et fort, de but en blanc, avec la brusquerie qui la caractérise... qu'elle a elle-même été victime d'abus sexuels et n'en est pas traumatisée pour autant ! Toute la classe tombe des nues, abasourdie par cette révélation. Joo-in essaie de revenir sur ses propos, mais ne fait que s'enfoncer. Peu à peu, ses amies se détournent. Et des messages apparaissent dans ses cahiers ...

Plus gros succès du cinéma coréen indépendant en 2025, *The World of love* a offert à sa réalisatrice une reconnaissance internationale – saluée par les plus grands cinéastes asiatiques : Bong Joon-ho, Kore-Eda Hirokazu, Jia Zhangke...

La jeune Seo Su-bin, révélation du film, irradie l'écran : vive, exubérante, touchante, elle se fond avec naturel dans son rôle d'idole de ses camarades progressivement ostracisée, soulignant toute la complexité du sujet que le film aborde sans tomber dans le cliché. Si, au premier abord, *The World of love* semble raconter le parcours d'une jeunesse face au traumatisme que constituent les violences sexuelles subies durant l'enfance, il ne limite pas sa perspective à la seule victime et sa capacité à s'en sortir – ou encore aux étapes de la reconstruction. Le film n'est pas un récit sur la résilience, entendue comme une capacité intrinsèque de surmonter des épreuves. Au contraire, il vient enrichir ce prisme individuel de multiples facteurs aussi essentiels que l'environnement, l'éducation, la famille, les amis, le lien social... toutes ces facettes rappelant à quel point, pour le meilleur et pour le pire, l'être humain n'est pas un animal solitaire mais bien plutôt relié au monde par l'amour comme force de vie...

La première séance du film du mercredi 10 juin à 20h30 sera précédée dès 19h30 d'un apéro belge (bières avec ou sans picon, harengs, chips vinaigre et fromages belges / participation + 6 euros) et suivie d'une rencontre avec le réalisateur **Guérin Van de Vorst** et de **Natacha Vellut**, psychanalyste et psychologue, membre du Cermes 3- CNRS-Université de Paris- INSERM-EHESS, membre de l'Ecole des forums du champ lacanien.
Soirée soutenue par l'Unafam (Union Nationale des Familles et Amis de personnes malades et/ou handicapées psychiques)



AU BORD DU MONDE

3 SÉANCES EN + DU 12 AU 14/06

Écrit et réalisé par **Sophie MUSELLE**
ET **Guérin VAN DE VORST**
Belgique 2026 1h45
avec Mara Taquin, Sasha Deprez, Nathalie Richard, Blanche Pembe...

Dès la première scène, le ton est donné et pour nous, immédiatement, c'est un langage familier qui nous parle, on est en terrain connu. Caméra à l'épaule, plan-séquence sur le dos d'Alexia, on pense immédiatement aux films des frères Dardenne ou, plus récemment, à *L'Intérêt d'Adam*, de Laura Wandel, lui aussi ancré dans le cadre hospitalier. Héritier direct de ce cinéma belge naturaliste à la fois brut et solaire, violent et profondément humain, *Au bord du monde* nous ouvre les portes de cet univers presque parallèle, de ce monde qui inquiète, dérange, secoue et que nous préférons souvent mettre à distance : celui de la psychiatrie. Embarqués, presque collés à ses baskets, nous sommes entraînés par le film dans un épisode formateur de la vie d'Alexia, jeune stagiaire infirmière qui débarque à son corps défendant dans un service de psychiatrie, alors qu'elle rêvait plutôt des soins intensifs ou des urgences : la psychiatrie n'est pas forcément un service

vers lequel on se tourne spontanément... On rencontre Alexia dans les vestiaires, pour son premier jour de stage. Elle est en un peu retard, elle est nerveuse, sur la défensive. Très vite, elle est plongée dans le bain de cette poudrière émotionnelle, très vite, elle va devoir prendre le rythme : les gardes, les staffs, la préparation des (nombreux) médicaments, la prise en charge des patients. Peut-être parce qu'elle porte en elle la même fougue, peut-être parce qu'elle dégage la même énergie ou peut-être plus simplement parce que, dans ce milieu où l'humain est au cœur de toute relation thérapeutique, il y a une affinité singulière qui l'attire, Alexia va s'attacher plus que de raison à Mila, une jeune patiente de 20 ans. Malgré les avertissements lancés par Joëlle, l'infirmière en chef, Alexia s'affranchit des règles, et développe avec Mila une relation ambiguë mais sincère, suscitant chez la jeune patiente un attachement qui pourrait bouleverser un équilibre déjà instable. Comment créer une alliance thérapeutique sans se brûler ? Quelle est la bonne distance à garder pour être en lien sans devenir trop intime ? Quelle est la part de liberté, de créativité, d'initiative laissée aux soignants quand ils évoluent dans un système de soins en crise, grippé par le manque de moyens,

les sous-effectif et où la médication excessive est parfois l'unique réponse à des problèmes structurels ?

Guérin van de Vorst et Sophie Muselle font le choix de focaliser leur regard sur Alexia, à de rares échappées près. On est avec elle, c'est son regard qui nous guide. On est pris dans le tourbillon du service et la caméra qui la suit à la volée nous permet d'en saisir la fébrilité en même temps qu'elle révèle le caractère hautement inflammable de la psychiatrie, où chaque patient est comme un possible accident en devenir. Mais le film porte aussi un regard bouleversant sur cette jeunesse en souffrance et en manque de repères qui représente la majeure partie des patients internés en psychiatrie. Quelles alternatives de soins lui offre-t-on ? Quels horizons s'ouvrent à elle ?

La confrontation entre ces deux jeunes femmes, l'une en traitement, fragile et meurtrie, l'autre en formation, idéaliste et intègre – et la manière dont elles vont chacune s'écorcher aux contours rugueux du principe de réalité (professionnelle et médicale) – est la très belle idée du film.

Sophie Muselle est psychologue, psychothérapeute et metteuse en scène d'une troupe de théâtre. Son regard apporte une grande authenticité au récit et en fait, par le prisme de la fiction, une œuvre documentée passionnante sur un système aux abois, oublié des financements et des considérations des pouvoirs publics mais qui pourtant n'est pas au bord, mais bien DANS notre monde.



VIVALDI ET MOI

JUSQU'AU 2/06

(Primavera)

Réalisé par Damiano MICHIELETTO

Italie 2025 1h50 VOSTF

avec Tecla Insolia, Michele Rioldino, Valentina Bellè, Stefano Accorsi...

Scénario de Ludovica Rampoldi, d'après le roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa (Ed. Christian Bourgois)

Au début du 18^e siècle, l'Ospedale della Pietà, à Venise, recueille de jeunes orphelines et leur dispense une formation musicale d'une grande exigence. Derrière la rigueur et l'excellence affichées par l'institution se dissimule pourtant une réalité plus âpre : ces jeunes filles ne sont pas seulement éduquées pour jouer, elles sont aussi et surtout préparées à devenir des femmes admirées, éventuellement convoitées par des mécènes riches et puissants. Leur talent est une mise en scène publicitaire, et leur valeur évaluée au sein d'un système où l'art se mêle étroitement au contrôle social et à la hiérarchie économique. Cécilia, vingt ans,

en a pleinement conscience : son avenir et la reconnaissance qu'elle peut espérer ne dépendent que peu de son talent musical, mais surtout de ce que l'institution et ses mécènes consentiront à lui accorder : la musique n'est là que pour constituer un tremplin, un passage obligé censé la propulser dans les bras d'un quelconque noble cousu d'or. Autant vous dire que cette perspective d'avenir ne l'enchantait guère (euphémisme !) même si elle ne peut que s'y résigner, ne voyant aucun moyen de s'y soustraire.

L'arrivée d'un nouveau professeur, annoncé sous le sobriquet du « prêtre roux » en raison de sa chevelure flamboyante mais qui n'est autre qu'Antonio Vivaldi, en passe de devenir célèbre, vient cependant bouleverser cette dynamique bien rodée. Son enseignement dépasse la simple maîtrise technique et invite Cécilia à concentrer son travail autour d'une idée simple mais radicale. Si sa voix de femme ne peut s'exprimer librement, si elle n'est de toute façon pas et ne sera jamais entendue, alors autant communiquer autrement : en frottant, caressant, faisant

vibrer les cordes de son violon. Chaque leçon, chaque répétition se transforme alors en un moment de confrontation intime, où Cécilia s'efforce d'aller un peu plus loin que ce que l'Ospedale attend d'elle. Elle prend peu à peu conscience de sa force intérieure, découvrant à la fois l'ampleur de son talent et les prémices d'une liberté nouvelle.

Inspiré du roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa, *Vivaldi et moi* s'intéresse finalement peu au compositeur vénitien, mais s'attache surtout à faire le portrait d'une jeune femme en quête d'émancipation où chaque geste et chaque note traduisent sa lutte pour exister et s'affirmer, tenter de contrarier un destin peu enviable, faire voler en éclats les carcans de la société ô combien patriarcale de l'Italie de cette époque (a-t-elle tellement changé ?). Le film suit ainsi l'éveil musical et intime de Cécilia, mais aussi son apprentissage de l'émancipation dans un monde où, dès leur plus jeune âge, les filles sont instrumentalisées, contrôlées et évaluées.

Première réalisation de Damiano Michieletto, jusque-là metteur en scène d'opéra renommé, le film charme par sa délicatesse visuelle, ses costumes riches et sa mise en scène raffinée, sans oublier évidemment les œuvres de Vivaldi. Et on rassure les mélomanes avertis, le répertoire du film dépasse largement le cadre archiconnu des *Quatre saisons* !



THE NEW WEST

JUSQU'AU 26/05

(EAST OF THE WALL)

Écrit et réalisé par Kate BEECROFT

USA 2025 1h37 VOSTF

avec Tabatha Zimiga, Porshia Zimiga, Clay Pateneau, Jennifer Ehle, Scoot McNairy... (Les deux derniers nommés sont les seuls acteurs professionnels, les autres jouent leur propre rôle...)

Fichtre ! C'est sans aucun doute l'un des plus beaux films vus depuis le début de l'année ! Le premier d'une jeune réalisatrice à qui l'on souhaite une très longue carrière... D'emblée, elle imprime une force, une patte... à la fois intimiste et majestueuse, tout autant que les paysages sans concession des Badlands que magnifient des prises de vues au cordeau. Plongée dans un paysage intemporel aussi hypnotique que celui de *Sirat*, sans la techno ! Ici, c'est le galop des chevaux qui donne le tempo. Ni action spectaculaire, ni effusion de violence, sinon celle qui est inhérente à la condition féminine dans une société états-unienne où gronde un masculinisme larvé... Au pays des cowboys, Tabatha fait office de dernier des Mohicans, non

qu'elle soit une Indienne, mais elle en a le port fier, presque la tignasse, la capacité à murmurer à l'oreille des chevaux qu'elle dresse à force de patience. Magie de l'entente entre la femme et l'animal qui accepte, à force de longues semaines d'approche, de gestes doux, qu'on lui monte sur le dos. Et le summum de la connivence arrive quand il n'est même plus besoin d'une selle, ni d'un licol... Il n'y a pas meilleur dresseur dans le coin ! Pourtant il va être vite clair que le travail d'excellence de Tabatha et de sa tribu n'est pas rétribué à son juste prix, pas à l'égal de celui des hommes en tout cas. Pourtant, nul ne peut ignorer dans ce bled paumé, où tous la connaissent, qu'elle a une flopée de bouches à nourrir, une horde de mômes qu'elle a recueillis comme si elle était la capitaine de l'arche de Noé ! Aux trois enfants qui sont la chair de sa chair, se mêlent ceux qui ont échoué devant sa porte, petits naufragés de la vie, en perte de repères. Et si son ranch ne paie pas de mine, si le confort y est spartiate, rien ne vaut la chaleur humaine qui irradie de ce refuge solidaire, lové au cœur de terres arides. Ici, toutes et tous, comme liés par un pacte sans mots, se serrent les coudes, ne bronchent pas, non pas parce qu'on

leur crie dessus, mais parce que la dignité de Tabatha force l'admiration et appelle en retour, naturellement, celle de ceux qu'elle prend sous son aile. Sa droiture est plus protectrice que le plus sévère des remparts. On le comprendra très vite : si elle est prête à défendre sa horde comme une louve, elle n'est pas de celle qu'on peut acheter, quelles que soient les difficultés rencontrées.

L'un des personnages cruciaux de son ranch est sa fille Porshia, à laquelle Tabatha et John, son compagnon disparu, ont tout appris. C'est sa voix qui nous fera découvrir son univers, sa tribu. Plus qu'une cavalière hors pair, Porshia est une future dresseuse, de la trempe de sa mère, une véritable caïd qui force elle aussi le respect. Il faut la voir lancer sa monture au grand galop, dans une chevauchée fantastique tendue vers un but invisible, ou encore jouer les équilibristes, tellement à l'aise sur le dos d'un cheval, même dans les postures les plus périlleuses ! Pourtant la vie progressivement, à force de coups bas et de manque de moyens, se durcit... Jusqu'à l'arrivée d'un homme qui semble avoir réponse à tous les problèmes et un portefeuille bien garni : mais la tribu de Tabatha a-t-elle vraiment besoin d'un sauveur yankee ?

Quand la lumière de la salle se rallume, on quitte avec regret cet univers puissant, captivant. On en redemande, des rencontres avec des œuvres et des personnages de cette trempe !



**VENDREDI 22 MAI
 À 20H30**

THÉÂTRE

LE MARIAGE DE FIGARO

Compagnie Les nomadesques

D'après le texte de Beaumarchais.
Figaro, valet du comte Almaviva, et Suzanne, sa future
femme, vont devoir naviguer entre les manigances d'un
mari volage et une comtesse bien décidée à se venger.

Dès 12 ans - Tarifs : de 16 € à 32 €

**VENDREDI 29 MAI
 À 20H30**



MUSIQUE ET DANSE

SALSA LOCA !

Pour célébrer la fin de la saison, venez vivre une soirée
festive avec le groupe Bakoso CharanSon. Un cocktail de
musique à danser du boléro au mérengré en passant par
le son cubain et la salsa...

Tout public - Tarifs : de 12 € à 22 €



Réservez en ligne !

L'IMPRÉVU

23 rue du Général-Leclerc
95310 Saint-Ouen l'Aumône

01 34 21 25 70  billetterie@ville-soa.fr



L'OBJET DU DÉLIT

À PARTIR DU 27/05

Réalisé par Agnès JAOUÏ

France 2026 2h13

avec Agnès Jaoui, Eye Haidara, Daniel Auteuil, Claire Chust, Lucie Gallo, Vincenzo Amato, Patrick Mille, Emmanuel Salinger, Jacques Weber...

Scénario d'Agnès Jaoui, Emmanuel Salinger, Laurent Jaoui, Noé Debré et Florence Seyvos

Festival de Cannes 2026
Hors compétition

C'est un vrai régal que cette comédie ! Une comédie extrêmement subtile sous sa drôlerie incisive, une comédie qui a de la profondeur, pousse à la réflexion, témoigne de la complexité des choses sans asséner un point de vue. Agnès Jaoui fait un retour magistral derrière la caméra – pour la première fois sans son complice de toujours, le regretté Jean-Pierre Bacri. Une grande Agnès Jaoui au sommet de ses arts : celui de l'écriture, celui de la mise-en-scène, celui de l'interprétation, celui de la musique... Elle donne tout, jusqu'à l'ultime seconde du film, qui donne l'irrépressible envie de la serrer fort dans ses bras. Pour lui rendre

un peu de cette chaleur humaine, de ce « goût des autres » qu'elle nous distille avec bonheur de film en film.

Pour certains, la vie est un drame, pour d'autres, elle est une farce. Tout est question de chance, mais aussi de point de vue, de façon de (se) la raconter. Tout chavire dans la routine pépère du grand maestro Igor (épatant Daniel Auteuil) le jour où, pour renflouer ses caisses, il décide de monter une énième adaptation des *Noces de Figaro*. Le hic, comme souvent, c'est l'oseille. Le fric, le flouze, l'artiche... En tout cas, c'est de là que tout part en sucette. Le montage financier était pourtant simple : un riche sponsor, une poignée de têtes d'affiches pas trop cher payées – et zou ! Oui mais... il s'avère rapidement que le financeur n'a qu'une motivation : imposer sa fille chérie dans le premier rôle, qu'importent ses talents de cantatrice. Oui mais... faute de trouver un « nom » à bas coût pour signer la mise en scène, voilà que ce poste essentiel échoit à une mannequin totalement néophyte en la matière : Prunelle ? Euh, non Mirabelle... Bref... un joli prénom de fruit pour celle qui pourrait bien être la reine des pommes, sacrifiée au milieu de ce petit monde de la scène plus habitué à obtempérer aux coups de gueules

assassins qu'à la douce bienveillance respectueusement énoncée par ce petit filet de voix au timbre doucement perché. Complétons le tableau avec un ténor starlette viriliste, une équipe où des machinistes machistes côtoient des garçons en phase de déconstruction... Sans surtout oublier Cora (Eye Haidara, sublime), une activiste féministe à la voix (et à la présence) d'or, qui aurait mérité d'avoir le premier rôle, reléguée à un rôle de délicieux Cupidon... Bref ! Les seuls réels appuis d'Igor dans son entreprise pourraient bien être l'assistante metteuse en scène (bientôt hors jeu à cause d'un bête accident) et Hannah (Agnès Jaoui, lumineuse), la célèbre cantatrice, amie et « ex » de longue date, qui, elle, ne l'abandonnera peut-être pas...

Le reste du casting ? On vous le laisse découvrir. Mais vous l'aurez compris : il est tout aussi somptueux que le décor qui va être planté... Le rideau peut s'ouvrir sur cette farce tragi-comique contemporaine qui va se jouer dans les coulisses d'un des opéras-bouffes les plus fameux, les plus intemporels – et les plus révolutionnaires du répertoire. À l'égal de l'oeuvre lyrique, le film rivalise de tracasseries, de subtilité truculente, de piques sociétales – et tend un miroir salutaire à notre monde hyper-connecté, critiquant ses excès, ses biais, ses ravages quand l'émotivité prend le pas sur la pensée... Les gags à répétition font mouche, et renvoient le comique troupié à son masculinisme gras d'un autre âge, au profit d'une autre façon de penser le monde, pour peut-être l'améliorer. Et nous ? On rit de bonheur.



VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU

DU 04 AU 16/06 (1 JOUR SUR 2)

(ONE FLEW OVER THE CUCKOO'S NEST)

Réalisé par **Milos FORMAN**

USA 1975 2h14 VOSTF

avec Jack Nicholson, Louise Fletcher, Will Sampson, Brad Pitt, Christopher Lloyd, Danny DeVito...

Scénario de **Lawrence Hauben et Bo Goldman**, d'après le roman de **Ken Kesey**, œuvre phare de la contre-culture US.

Les 5 Oscar principaux en 1976 : meilleur film, Milos Forman meilleur réalisateur, Jack Nicholson meilleur acteur, Louise Fletcher meilleur actrice, Lawrence Hauben et Bo Goldman meilleur scénario...

Un film imparable qui, 50 ans après sa réalisation, nous transporte toujours de jubilation, et d'exaltation. Message particulier aux jeunes qui n'ont jamais vu *Vol au-dessus d'un nid de coucou* : précipitez-vous pour le découvrir, il est bien probable que le film va s'inscrire immédiatement sur la liste de vos films-cultes !

Randall McMurphy (Nicholson), condamné de droit commun, est transféré dans un hôpital psychiatrique : il est immédiatement interrogé par le directeur et on comprend vite qu'il se sert d'une supposée folie comme système

de défense, pour essayer d'échapper à la prison. Toujours est-il qu'il est placé en observation dans l'établissement, le temps qu'un comité d'experts détermine s'il relève de la psychiatrie ou du droit pénal ordinaire.

L'irruption de McMurphy, trublion incontrôlable, à l'humour, au charme, au sens de la provocation ravageurs, va mettre un bordel sans nom dans cet univers aseptisé, déshumanisé, infantilisé, sur lequel règne, en maîtresse souriante autant qu'impitoyable, l'infirmière-chef Ratched. Prénommée Mildred, mais il n'y aura bien que McMurphy pour oser l'appeler par son petit nom !

Jusqu'ici la vie dans le service était réglée au millimètre : emploi du temps minuté et intangible, déplacements contrôlés, échanges surveillés, pas un mot plus haut que l'autre, musique d'ascenseur obligatoire et omniprésente, pas le temps d'essayer de penser par soi-même, initiative et imprévu rigoureusement interdits... Et tout ça sans brutalité, sans coercition visible : le sourire, la voix douce, la persuasion suave de Miss Ratched font régner l'ordre sans vague, sans soubresaut. Le comble du système oppressif : faire en sorte que ses victimes l'acceptent, et même en redemandant !

Mais McMurphy va faire voler en éclats cette belle machine à endormir en se montrant tout simplement vivant, joyeux, turbulent. Irrespectueux de l'autorité mais pas des « malades », qu'il ne traite

justement pas comme tels, mais comme des gens avec qui on peut jouer aux cartes (avec des cigarettes pour enjeu), avec qui on peut rigoler, qu'on peut chambrer, qu'on peut engueuler, et à qui on peut demander leur avis (et même faire voter pour un changement d'emploi du temps afin de voir la finale de baseball à la télé)...

Miss Ratched va évidemment réagir, d'abord à sa manière habituelle, feutrée, sournoise, avant de durcir ses méthodes au fur et à mesure que McMurphy met la pression.

D'une efficacité impressionnante, qui n'empêche ni le lyrisme, ni la complexité, ni l'émotion, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* vous emporte d'un bout à l'autre, au fil de quelques séquences mémorables : les parties de poker et de basket, le match de base-ball réinventé par McMurphy, la virée en mer, la relation avec Big Chief, l'Indien grand comme une montagne et muet comme les pierres, la séance d'électrochocs... jusqu'à la scène finale, terrible et magnifique.

Autour de Nicholson et Louise Fletcher, tous les deux extraordinaires dans des registres diamétralement opposés, les « seconds rôles » sont absolument parfaits. Bref un vrai classique des années 1970, décade prodigieuse pour le cinéma américain, qui ne demande qu'à continuer à vivre...



LES GOÛTEUSES D'HITLER

DU 20/05 AU 9/06

Réalisé par **Silvio SOLDINI**

Italie / Belgique / Suisse 2025 2h03
VOSTF (allemand)

avec Elisa Schlott, Alma Hasun, Esther Gensch, Emma Falck, Olga Von Luckwald, Berit Vender, Kriemhild Hamann, Thea Rasche, Max Riemeltz...

Scénario de Doriana Leoneff, Silvio Soldini, Lucio ricca, Cristina Comencini, Giulia Calenda et Ilaria Macchia, adapté du roman de Rosella Postorino *La Goûteuse d'Hitler* (Albin Michel)

Imaginez-vous au plus fort, au plus dur de la Seconde Guerre mondiale, en Prusse orientale. La nourriture se fait rare, vous crevez la dalle, à ce point que vous regardez un repas chaud et consistant comme un luxe inaccessible. Comme dans un rêve, vous êtes amenée devant une table débordant de victuailles plus appétissantes les unes que les autres. On vous fait assoir face à votre assiette et on vous prie de bien vouloir goûter et manger absolument tout ce qui se trouve dans votre assiette. C'est une représentation possible du Paradis terrestre ! Mais voilà que, au moment de vous lever, repue, un soldat vous hurle de rester attablée. Le rêve se change en cauchemar. Et sous la menace, vous restez assise. Pendant une heure, soixante longues minutes, pas une

de moins. Juste le temps nécessaire pour être certain que, n'étant pas empoisonnés, les plats pourront être servis en toute confiance au Führer.

Rosa, fraîchement débarquée de Berlin pour se mettre à l'abri dans sa belle-famille, n'était déjà pas rassurée de voir des SS venir la chercher de force dans la ferme de ses beaux-parents, pour l'entasser dans un camion avec six autres jeunes femmes. Elle n'imaginait cependant pas dans quoi elle allait être embarquée. Aucune d'entre elles ne l'imaginait d'ailleurs, si on en juge par les réactions autour de la table : cris, pleurs et même, pour l'une des sept, tentative vite avortée de se faire vomir...

Mariée depuis quatre ans à un homme qu'elle n'a revu qu'une seule fois (il fut envoyé au front tout de suite après leurs noces), Rosa n'a d'autre choix que d'accepter (contre une rémunération conséquente) de venir trois fois par jour dans le QG nazi pour goûter la nourriture préparée à l'intention d'un Adolf Hitler reclus et paranoïaque, convaincu (à raison) qu'on veut attenter à sa vie. Les journées des goûteuses, survivantes quotidiennement en sursis, sont rythmées par ces repas mortifères. Elles alternent entre l'angoisse de mourir dans d'atroces souffrances et la satisfaction, malgré tout, d'avoir le ventre plein. Ses camarades sont curieuses de cette

jeune Rosa, si élégante, qui vient de la capitale. La soldatesque relâche un peu sa surveillance, la compagnie féminine adoucit leurs journées et leurs devoirs. Jusqu'à l'arrivée de l'Obersturmführer Albert Ziegler. Le chef S.S., responsable de cette opération, n'hésite pas à serrer la vis, à menacer, à hurler. Mais Ziegler semble avoir remarqué Rosa et l'attirance – mutuelle ? – pourrait bien compliquer encore les choses.

Cet épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale n'a été mis au jour qu'en 2012 – année où Margot Wölk, 95 ans, a révélé avoir été l'une des jeunes recrues allemandes, contraintes pendant deux ans de goûter les repas d'Hitler, alors réfugié dans son bunker. Sa petite histoire, éclairant la Grande Histoire d'un jour nouveau, a inspiré à Rosella Postorino un roman, à partir duquel a été écrit le scénario de ce film qui épouse le point de vue des femmes – victimes directes ou collatérales de la guerre des hommes. En se concentrant sur leur microcosme, il incite à réfléchir aux dynamiques oppressives du passé et du présent, ainsi qu'aux effets dévastateurs de la guerre en général. Un propos on ne peut plus actuel, au vu des conflits qui ravagent le globe, des vies, des peuples et des espoirs...

Séance exceptionnelle en soutien aux droits des gens du voyage, **mardi 16 juin à 20h30**, suivie d'une rencontre avec le réalisateur **Henri-François Imbert** (on lui doit aussi les formidables *Sur la Plage de Belfast* et *No Pasaran*) et le sociologue et essayiste d'origine manouche **Ritchy Thibault**, auteur de « *Voleurs de Poules ! Combattre l'antitsiganisme* » (Editions Libertalia).
Soirée soutenue par l'ADVOG (Association Départementale Voyageurs -Gadjé et Tsiganes en France)



Ritchy Thibault est né en 2004. Militant politique engagé très jeune dans le mouvement des Gilets jaunes, il est l'auteur d'*Arrachons une vie meilleure !* (2024) et de *Quand les monarques nous font taire* (2025), édités aux éditions Massot.

Ritchy Thibault, d'origine manouche et gitane, revient sur l'histoire des personnes romani et voyageuses en France, appelées nomades ou gens du voyage par le pouvoir, soumises à un régime spécial et ayant connu la déportation dans les camps pendant la Seconde Guerre mondiale. Il s'attaque au racisme institutionnel qui perdure aujourd'hui, notamment à travers le droit à l'éducation, la santé, la citoyenneté, etc.

Dans la période de fascisation que nous traversons, faire reculer l'antitsiganisme, c'est faire reculer l'extrême droite et son poison raciste.

qui s'émerveille que les traditions (le flamenco !) perdurent. Qui organise aussi des rencontres et des manifestations avec les Juifs, notamment au Mémorial de la Shoah, à Paris. Il refuse qu'on le considère comme un "feignant" et, quand il reçoit une médaille, son visage est tout illuminé de joie et de fierté.

Pas d'angélisme dans *Le Temps du voyage*. Sans être montrée, l'existence de la délinquance dans certains quartiers est évoquée. Même si le film d'Imbert ouvre de nombreuses portes d'espoir, comme dans cette scène où deux enfants racontent combien le fait d'être gitane est valorisant auprès des autres élèves dans certaines cours d'école de la République. Les temps changent, et c'est tant mieux.

(Jean- Baptiste Morain-Les Inrockuptibles)

LE TEMPS DU VOYAGE

Réalisé par **Henri-François Imbert**
Documentaire France 2024 1h24

Depuis 2017, le "livret de circulation", qui était une sorte de carte d'identité sans en être une des gens du voyage (Tsiganes, Gitans, Manouches, etc. peu importe leur nom – tous descendent d'un peuple de l'Inde du nord qui a migré au 15ème siècle pour une raison inconnue) a été supprimé en France. Ce livret, dont l'existence était dénoncée par toutes les grandes instances internationales, obligeait les nomades à ne pas quitter le pays, les empêchait de pouvoir voter à moins d'être inscrits dans une commune de rattachement, d'avoir droit à des aides sociales. Jusqu'en 2017. En même temps que les "voyageurs" (comme ils s'appellent eux-mêmes) acceptaient de se sédentariser progressivement, d'envoyer leurs enfants à l'école laïque et obligatoire, les communes avaient (et ont toujours) tendance à les rejeter, les considérant comme des "envahisseurs" (comme le dit l'un des intervenants du film). Une injonction contradictoire difficile à vivre au quotidien. Les vieux clichés racistes (le mythe du voleur de poules ou d'une supposée fainéantise) ont la vie dure, ce dont témoignent les Tsiganes.

Dans *Le Temps du voyage*, Henri-François Imbert, cinéaste à la voix douce et chef-

opérateur au cadre très rigoureux, lui-même natif de Narbonne, décrit au plus près l'évolution des gitans, les injustices dont ils ont été victimes, montre aussi leur attachement à la famille, à la musique, et surtout leur envie d'être reconnus comme des gens qui travaillent.

Le film commence par un récit : dès 1940, le gouvernement de Vichy interne tous les nomades de France, des Français, donc, dans des camps situés dans l'Hexagone (en dehors d'une star comme Django Reinhardt, qui finira malgré tout par fuir le pays). Soit 6 500 personnes, dont une partie sera tuée dans ces camps d'extermination nazis (les historiens estiment aujourd'hui qu'au moins 500 000 Tsiganes ont été tués par le régime hitlérien en Europe). Mais le récit ne s'arrête pas là. Après la Libération, certains d'entre eux ne seront libérés qu'en décembre 1945, soit bien après la fin de la Guerre et la paix du 8 mai de la même année. Preuve s'il en est que ces nomades français ont toujours posé un problème à l'État français.

Henri-François Imbert rencontre des représentants de cette communauté disparate, notamment Alain, à Agde, animateur de formation, qui monte des spectacles sur les gitans, qui agit pour que tout le monde agisse chez les Tsiganes, dont les enfants sont devenus musiciens,



VANILLA

DU 20/05 AU 2/06

Écrit et réalisé par Mayra HERMOSILLO

Mexique 2025 1h39 VOSTF
avec Natalia Plasencia, Daniela Porras,
María Castella, Paloma Petra...

**Festival Cinelatino 2026 :
Prix du Public et Prix de la Critique**

**VISIBLE EN FAMILLE
À PARTIR DE 10 ANS**

On dit que la vanille est un antioxydant dont l'arôme soulage le stress. Et de fait la vision de ce film procure bien une sensation de rajeunissement et d'apaisement. C'est une caresse pour l'âme qui, malgré la mélancolie qu'elle peut susciter, conserve toujours une douce saveur. Pour son premier long métrage, la réalisatrice puise dans ses souvenirs pour nous offrir un récit initiatique sur la résilience et la découverte, qui rend hommage aux femmes de sa vie.

Années 1990. Roberta est une fillette qui vit à Torreón, au nord-est du Mexique, dans une maisonnée criblée de dettes

et au bord de l'expulsion. Elle partage le toit avec une constellation de femmes : mère, cousines, tantes et grand-mères. Le mandat de saisie que la famille reçoit au début du film est une petite bombe à retardement qui menace de faire s'écrouler la paix extravagante de la famille. Mais ce poids ne définit pas cette histoire, car son personnage principal est une petite fille qui voit les choses avec innocence... Alors que l'amertume du monde atteint et désole sa famille, il a encore pour Roberta le goût doux et généreux de la vanille...

C'est ainsi que le film met en scène une lutte entre l'innocence enfantine et la dure réalité que doivent se coltiner les adultes. En raison de l'absence de son père et à la suite d'une série d'expériences scolaires, Roberta commence à se poser des questions existentielles et à s'interroger sur le fonctionnement du monde au-delà de son foyer. Le film tisse un subtil récit de résistance, dans lequel une famille de femmes de la classe ouvrière fait « ce qu'elle peut avec ce qu'elle a » pour survivre dans un système étouffant – qu'il s'agisse de vendre des feuilles de vigne ou de voler des serviettes hygiéniques au supermarché. Récit de résistance et

de solidarité : chacune sait que, si elle ne parvient pas à surmonter un obstacle, elle pourra toujours compter sur le soutien indéfectible de la petite communauté. Qu'il s'agisse de planifier des bêtises ou de surmonter un moment difficile, dans la vie de Roberta, il est implicite que quoi qu'il arrive, cette famille sera toujours là pour la soutenir. L'accompagnement est permanent, primordial, que ce soit celui des femmes ou du tendre épicier.

Vanilla décrit avec une grande justesse la façon dont on construit ses souvenirs d'enfance – leur imprécision ou au contraire leur netteté, selon qu'on les ressent particulièrement joyeux, surprenants ou mystérieux. Il y a quelque chose de profondément émouvant et de presque magique dans cette évocation. On fait simultanément la connaissance de tous les membres de cette famille en les suivant à travers une multitude de scènes grandiloquentes et précieuses, dont l'empilement impressionniste raconte mieux qu'une exposition tristement linéaire leur personnalité, leurs vertus, leurs défauts, leurs aspirations. Trouver la lumière au milieu de la tragédie, c'est aussi résister. Partager une glace à la vanille avec ses proches alors que tout semble perdu, c'est aussi résister. *Vanilla* incarne précisément cela, et il le fait à travers l'amour et la sincérité. Mayra Hermosillo déploie un réel talent, sur le plan technique comme narratif, pour trouver de la joie et de l'affection dans les recoins les plus sombres.

(d'après Ricardo Gallegos, La Estatuilla)

Séance exceptionnelle le dimanche 7 juin à 11h15 en soutien au mouvement Urgence Palestine, menacé de dissolution, précédée dès 10h45 d'un petit déjeuner palestinien (thé à la menthe ou à la sauge, pain, huile d'olive et zaatar, labneh + 3 euros) et suivie d'une rencontre avec le réalisateur **Yacine Helali** et les militants palestiniens **Omar Alsoumi** et **Salah Hamouri** (sous réserves).

Soirée soutenue par l'ASAP Cergy (Association de Solidarité avec le Peuple Palestinien)



RÉSISTER POUR EXISTER

Film documentaire de Yacine HELALI
France 2025 1h10

« On est malade, nous, peuple palestinien, on est malade d'espoir. Et donc quoi qu'il arrive, tant qu'il y a l'un d'entre nous qui est vivant, l'espoir est là. »

Layla

« La prison m'a appris qu'il n'y a pas un endroit dans le monde où tu ne peux pas résister. »

Salah

Le 7 octobre 2023, le monde occidental entre en sidération. Pour la première fois depuis la guerre du Kippour, 50 ans auparavant, Israël est attaqué et temporairement impuissant. Situation sidérante puisque, contrairement à la guerre du Kippour menée par une coalition d'états arabes, cette attaque éclair est le fait du Hamas, dont le gouvernement israélien, si fier de son armée suréquipée, a de toute évidence sous-estimé la puissance et la capacité stratégique. Cette journée funeste fait plus d'un millier de victimes, dont de nombreux civils innocents. La condamnation est unanime, y compris de la part de soutiens traditionnels du peuple palestinien. L'horreur des massacres semble même

faire oublier à la très grande majorité de l'opinion que cette journée terrible fait suite à 80 ans de colonisation, d'oppression, de massacres sanctionnant tout acte de résistance, et d'un régime d'apartheid, à quoi se rajoute la situation spécifique de Gaza, prison à ciel ouvert derrière une frontière militarisée, soumise à un blocus intenable. Très rapidement des militants comprennent que la réponse d'Israël sera d'une ampleur et d'une brutalité aveugles, bien au-delà de la neutralisation du Hamas : de fait elle touchera des dizaines de milliers de civils, pour aboutir à ce que les ONG et autres organisations internationales mettront des mois à reconnaître comme un génocide.

Face à une certaine inertie des organisations militantes classiques et une relative lassitude face à la réappropriation de la parole des Palestiniens par des militants occidentaux parfois déconnectés de leur réalité, des Palestiniens exilés ou de la deuxième génération fondent Urgence Palestine pour faire entendre une autre voix, sans condamner forcément la lutte armée du peuple palestinien, alors que les états occidentaux soutiennent durant des mois les frappes terribles d'Israël sur Gaza. Le seul refus de la condamnation de la lutte armée suffira à notre ancien

sinistre de l'Intérieur pour entamer une démarche de dissolution envers Urgence Palestine.

Le réalisateur et enseignant Yacine Helali a rejoint Urgence Palestine pour suivre le mouvement dans la tourmente, à l'image des Britanniques de Palestine Action qui subissent eux carrément des peines de prison. Si Yacine Helali filme les mécanismes de la répression – avec notamment le co-fondateur de l'organisation Omar Alsoumi qui retrouve du jour au lendemain son compte en banque gelé et sa maison familiale perquisitionnée à l'aube, devant ses enfants, sous le prétexte fallacieux d'apologie du terrorisme –, il nous fait surtout découvrir l'âme de ces Palestiniens nés ici ou là-bas, l'angoisse des nouvelles de Palestine sur lesquels nos amis sont rivés, mais en contrepoint la force de l'espoir. Avec entre autres le parcours du franco-palestinien Salah Hamouri – emprisonné huit ans dans les geôles israéliennes – et de son épouse Elsa Lefort. Et l'on découvre au delà de ces parcours la force rassembleuse et contagieuse du collectif. 250 000 signatures contre la dissolution plus tard, Urgence Palestine continue inlassablement de se battre.

En souvenir des victimes du génocide au Rwanda et de celles du SIDA en Afrique, séance exceptionnelle le mercredi 20 mai à 20h30 suivie d'une rencontre avec le co-réalisateur Gaël Kamilindi, sociétaire de la Comédie Française



DIDY

Réalisé par Gaël KAMILINDI et François-Xavier DESTORS

France, Suisse, Rwanda 2024 1h25

avec Kayije Kagame.

Une coproduction Adok Films, CPB Films et IYUGI Productions

Un vieil album et des photos à l'intérieur réveillent toujours les souvenirs du passé, ces traces d'existence et de passage sur terre. Gaël y voit sa mère parmi les autres membres de sa famille, mais il ne peut pas se souvenir d'elle. Il ne peut pas expliquer ces images, ni les faire revivre de sa mémoire. Il avait cinq ans quand sa mère est morte au Burundi. C'était en 1992. Un pays, une époque, une situation qui en rappellent d'autres : le Rwanda et le génocide des Tutsis. Gaël est en effet le fils d'une Rwandaise, exilé en Suisse à l'âge de 7 ans alors que les Hutus massacraient son peuple. Déraciné, il éprouve trente ans plus tard, le besoin de se raccrocher à sa terre, de réécrire l'histoire de sa mère et de rassembler celles et ceux qui lui en apprendront plus sur sa famille, ce qu'elle a vécu et traversé, entre le Rwanda, la République Démocratique du Congo et le Burundi. C'est ainsi qu'est né ce film, *Didy*, du nom de la maman de Gaël, un documentaire fort, entre l'intime et l'universel.

Gaël, ce n'est pas Gaël Faye, cet autre artiste tout particulièrement concerné par le génocide rwandais, mais Gaël

Kamilindi, comédien aujourd'hui sociétaire de la Comédie-Française. Gaël se lance ici dans une enquête en étant celui qui cherche à mieux comprendre l'histoire au cœur de laquelle il se trouve ! Il est secondé par la caméra de François-Xavier Destors, un habitué du Rwanda et pour qui c'est déjà le troisième long-métrage documentaire sur ce pays. Ensemble, ils vont aller à la rencontre des tantes et amies qui ont connu Didy pour raconter un morceau d'histoire d'un pays, d'une famille et d'une femme, tout en recréant un lien entre un fils et sa mère, entre un enfant et son pays d'origine. *Didy*, c'est à la fois le commencement d'une investigation sur un passé, mais c'est aussi la fin annoncée d'un chapitre qui permet de faire un deuil.

Devant la caméra, Gaël Kamilindi questionne et recueille les témoignages riches et pudiquement mis en scène par François-Xavier Destors. On suit avec intérêt et bonheur les interviews de ces femmes (principalement) qui se confient sans chichis. Elles se remémorent non sans émotion les années rock'n'roll, leur jeunesse pleine de liberté, mais aussi leur enfance difficile quand elles étaient traitées différemment parce que Tutsi, avant d'être soupçonnées de vouloir renverser le gouvernement puis d'être emprisonnées à cause d'un simple poème... Elles nous replongent dans cette époque méconnue de l'avant-génocide et, avec leurs mots, leurs regards et leurs rires, elles nous touchent. Simplement, profondément. Leur histoire, c'est leur vécu, et grâce à elles, l'album photo prend soudain vie.

"Didy" est donc un film sur l'enracinement, la recherche de ses origines et de la compréhension de sa place dans le monde et dans l'Histoire.



Né en 1986 dans la République démocratique du Congo, Gaël Kamilindi a grandi en Suisse. Diplômé du Conservatoire National d'Art Dramatique de

Paris en 2011, il travaille avec différents metteurs en scène comme Bob Wilson, Jean-Pierre Vincent, Krzysztof Warlikowski, Mélanie Laurent ou encore Denis Podalydès. Il entre à La Comédie-Française en 2017 et prête également sa voix à différents projets avec Gallimard, Radio France, la Philharmonie ou encore pour divers documentaires. Pour le petit et le grand écran, il collabore avec Mona Achache, Philippe Garrel, Pierre Aknine ou Catherine Corsini. En collaboration avec François-Xavier Destors il a réalisé son premier long-métrage documentaire *Didy*

C'est un hommage à des femmes et des citoyennes d'un peuple opprimé, qui ont traversé l'horreur dans une incroyable et émouvante dignité. On ne saurait enfin saluer ce long-métrage si on ne parlait pas de la bande-son et de la musique qui s'harmonisent parfaitement avec les mots de Gaël Kamilindi, prononcés en voix-off comme de la poésie voire comme une lettre adressée à la disparue. C'est beau, intime et poétique à la fois, une réussite à tous les niveaux.

(Mathieu Payan-abusdecine.com)



NOUS L'ORCHESTRE

JUSQU'AU 2/06

Film documentaire écrit et réalisé par Philippe BÉZIAT

France 2025 1h30

avec les musiciennes et musiciens de l'Orchestre de Paris, leur directeur musical Klaus Mäkelä, les bruissements du monde...

FIPADOC 2026

Grand Prix du Documentaire musical : un bijou !

« *Beaucoup de gens font du cinéma en adaptant des romans. Moi je fais des films en adaptant des musiques !* »

Philippe Béziat

« Tout le monde peut avoir, à certains moments, l'impression de ne servir à rien : c'est faux ! » Ainsi parle l'un des musiciens de l'orchestre de Paris, et ses paroles, comme toutes celles prononcées par ses camarades de « jeu », résonnent avec justesse, accessibles et limpides. *Nous l'orchestre* nous propulse dans une grande partition universelle, telle une magnifique leçon de vie et... de démocratie. Que l'on soit mélomane, musicien ou pas : qu'importe ! Chacune et chacun trouvera la porte d'entrée pour embarquer dans ce flot d'humanité, qui oblige à nager la tête haute, loin au-dessus des querelles intestines, des bassesses, du manque d'écoute ou de bienveillance. Pour donner chair à une

œuvre, avancer ensemble, pas d'autre choix que de ne jamais perdre de vue le cap, le chef d'orchestre, ses moindres intentions, ses moindres gestes, ceux des autres pupitres. Ici, tous les sens sont en alerte, aucun n'est de trop, l'ouïe, la vue, le toucher... Chaque musicienne, chaque musicien a ses propres stratégies sensorielles pour rester à l'écoute des pulsations voisines. C'est un défi intense que de rester soi-même tout en oubliant sa petite personne pour s'inscrire dans le collectif, un organisme à 120 instruments, autant de cerveaux, 240 oreilles, 240 mains, 1200 doigts... et combien de battements de cœurs ? C'est vertigineux.

La caméra pénètre dans ce grand corps vibrant par l'architecture de la Philharmonie de Paris qui semble retenir son souffle. Elle en épouse subtilement les formes, les mouvements organiques, les couloirs et les coulisses, lesquelles, avant même l'arrivée d'une présence humaine, semblent vouloir nous susurrer à l'oreille quelques secrets, tels des soupirs. Ce n'est que le prélude à la brillante composition de sons, d'images et de musique concoctée par Philippe Béziat, en véritable virtuose qui part à la recherche de l'accord parfait. Il ne se contente pas de filmer les éléments, il les déstructure, les restructure, joue avec leurs rythmes, leurs textures. Pizzicato, les mots se plaquent sur les sons, les sons sur les visages, les notes répondent aux images, comme les cordes répondent

aux cuivres, et vice versa, à la poursuite d'une mélodie lumineuse qui se déploie sous nos yeux. Pianissimo, le réalisateur et son équipe rendent perceptible l'invisible, transcendent les plus infimes expressions des êtres qui œuvrent ensemble, à commencer par celles de Klaus Mäkelä, le jeune chef prodige finlandais qui indique la direction, celle à suivre, celle à trouver. Un cheminement peuplé d'attentes, de doutes, de fragilités, d'espérances parfois déçues. La route est ardue, exigeante. Qu'on ne s'y trompe pas : il faut tellement plus qu'un métronome pour que 120 cœurs battent à l'unisson ! On ne peut que s'émerveiller de l'incroyable alchimie qui opère sous nos yeux, dans nos oreilles, alors qu'une vibration commune se propage de pupitre en pupitre, que crescendo montent nos frissons, un truc à faire vibrer même les pierres... L'orchestre et ses officiants nous transportent vers la lumière.

Philippe Béziat a su comme nul autre réalisateur transmettre au cinéma la beauté et la grandeur de l'opéra, le rendre accessible au plus grand nombre. On se souvient tout particulièrement de son précédent film, le merveilleux *Indes galantes* (2020). Cette fois il nous plonge au plus profond de la musique en train de se faire, au plus près de l'intimité collective des musiciennes et musiciens, de leurs émotions, de leurs réflexions. Comment jouer ensemble sans se sentir englouti dans la masse ? Comment travailler en harmonie, au fil des répétitions et des concerts, sans que le groupe n'explose ? Comment naît une vocation ? Quel rôle joue précisément le chef d'orchestre ? Autant de questions, autant de mystères abordés dans ce magnifique « documentaire-symphonie ».

5 salles à Saint-Ouen l'Aumône:
5 lignes en blanc dans la grille

1 salle à Pontoise:

1 ligne **colorée** dans la grille

ATTENTION : l'heure indiquée est celle du début du film. (D)= dernière projection
Les salles ne sont plus accessibles 15 min après le début de séance.

TOUS LES FILMS:

Au bord du monde

Débat le 10 et du 12 au 14/06

Autofiction

Du 20/05 au 16/06

C'est quoi l'amour ?

Jusqu'au 9/06

ChaO

Du 27/05 au 14/06

Cosmos

Jusqu'au 19/05

L'être aimé

Du 16/05 au 16/06

Didy

Séance unique

+ débat le 20/05

Le garçon qui faisait danser les collines

Du 3 au 16/06

Les goûteuses d'Hitler

Du 20/05 au 9/06

Histoires parallèles

Du 14/05 au 16/06

Junk world

Du 27/05 au 16/06

Juste une illusion

Jusqu'au 9/06

Mon grand frère et moi

À partir du 10/06

Nous l'orchestre

Jusqu'au 2/06

L'objet du délit

À partir du 27/05

Résister pour exister

Séance unique

+ débat le 7/06

The Christophers

À partir du 10/06

The new west

Jusqu'au 26/05

The plague

Du 3 au 16/06

The world of love

Jusqu'au 26/05

Toutes mes soeurs

Du 3 au 16/06

+ Concert le 3/06

SAINT-OUEN

**MER
13
MAI**

14h10 Cosmos	17h00 L'odyssée de Choum	18h00 Cosmos	20h50 Vivaldi et moi
14h15 The world of love	16h30 Vivaldi et moi	18h40 Super Mario galaxy	20h45 Nous l'orchestre
14h20 Super Mario galaxy	16h15 C'est quoi l'amour ?	18h20 The world of love	20h40 C'est quoi l'amour ?
14h20 The new west	16h15 Juste une illusion	18h30 The new west	20h30 Juste une illusion
14h15 La Vénus électrique	16h40 Nous l'orchestre	18h30 La Vénus électrique	21h00 La Vénus électrique

SAINT-OUEN

**JEU
14
MAI**

14h30 The world of love	16h50 L'odyssée de Choum	17h50 Cosmos	20h40 Nous l'orchestre
14h15 Juste une illusion	16h30 Nous l'orchestre	18h15 Juste une illusion	20h30 The world of love
14h00 The new west	16h00 Histoires parallèles	18h40 C'est quoi l'amour ?	20h45 La Vénus électrique
14h10 C'est quoi l'amour ?	16h15 Vivaldi et moi	18h20 Histoires parallèles	21h00 The new west
14h00 Super Mario galaxy	16h00 La Vénus électrique	18h20 La Vénus électrique	20h40 Histoires parallèles

SAINT-OUEN

**VEN
15
MAI**

14h10 The world of love	17h00 L'odyssée de Choum	18h10 The world of love	20h30 Cosmos
14h00 Histoires parallèles	16h30 Juste une illusion	18h50 Nous l'orchestre	20h50 The new west
14h10 Vivaldi et moi	16h15 C'est quoi l'amour ?	18h40 Vivaldi et moi	20h45 Histoires parallèles
14h00 Super Mario galaxy	16h00 La Vénus électrique	18h20 Histoires parallèles	20h40 C'est quoi l'amour ?
		18h20 La Vénus électrique	21h00 La Vénus électrique

SAINT-OUEN

**SAM
16
MAI**

14h00 The new west	16h00 Vivaldi et moi	18h10 Cosmos	21h00 Vivaldi et moi
14h00 The world of love	16h15 Juste une illusion	18h30 The world of love	20h50 Juste une illusion
14h10 La Vénus électrique	16h30 L'être aimé	19h00 Nous l'orchestre	20h50 L'être aimé
14h20 Super Mario galaxy	16h20 C'est quoi l'amour ?	18h30 The new west	20h30 C'est quoi l'amour ?
14h30 Histoires parallèles	17h10 L'odyssée de Choum	18h15 La Vénus électrique	20h40 Histoires parallèles

PONTOISE

18h15 Histoires parallèles	21h00 La Vénus électrique
-------------------------------	------------------------------

SAINT-OUEN

**DIM
17
MAI**

11h10 The new west	14h20 Cosmos	17h15 L'odyssée de Choum	18h15 The world of love	20h30 Cosmos
11h00 The world of love	14h15 Juste une illusion	16h30 The new west	18h30 Juste une illusion	20h45 Nous l'orchestre
11h00 Vivaldi et moi	14h00 C'est quoi l'amour ?	16h10 Vivaldi et moi	18h15 Histoires parallèles	20h50 La Vénus électrique
11h10 L'odyssée de Choum	14h00 Super Mario galaxy	16h00 L'être aimé	18h30 C'est quoi l'amour ?	20h40 Histoires parallèles
11h10 Super Mario galaxy	14h10 Histoires parallèles	16h45 Nous l'orchestre	18h30 La Vénus électrique	20h50 L'être aimé

PONTOISE

15h45 La Vénus électrique	18h15 L'être aimé
------------------------------	----------------------

SAINT-OUE

**LUN
18
MAI**

14h00 Vivaldi et moi	16h10 The new west	18h00 Cosmos	20h50 The world of love
14h00 Juste une illusion	16h10 The world of love	18h20 L'être aimé	20h50 C'est quoi l'amour ?
14h00 La Vénus électrique	16h15 C'est quoi l'amour ?	18h20 La Vénus électrique	20h40 La Vénus électrique
14h00 L'être aimé	16h30 Nous l'orchestre	18h15 Histoires parallèles	20h50 L'être aimé
	15h50 Histoires parallèles	18h30 Vivaldi et moi	20h40 Histoires parallèles

SAINT-OUEN

**MAR
19
MAI**

14h10 The world of love	16h30 The new west	18h30 C'est quoi l'amour ?	20h40 Juste une illusion
14h00 C'est quoi l'amour ?	16h10 Vivaldi et moi	18h15 La Vénus électrique	20h40 The new west
14h10 Histoires parallèles	16h45 (D) Cosmos		20h30 La Vénus électrique
14h00 L'être aimé	16h30 Nous l'orchestre	18h15 Histoires parallèles	20h50 Histoires parallèles
	16h00 La Vénus électrique	18h20 L'être aimé	20h50 L'être aimé

LE CINÉMA TOUS LES JOURS À TOUTES LES SÉANCES POUR LES -16 ANS C'EST 4,50 EUROS

SAINT-OUEN MER 20 MAI	14h00 les goûteuses d'Hitler	16h20 Vanilla	18h20 L'être aimé	20h50 La Vénus électrique
	14h00 L'être aimé	16h30 The world of love	18h45 The new west	20h40 L'être aimé
	14h15 Histoires parallèles	16h50 L'odyssée de Choum	18h10 Histoires parallèles	20h45 Autofiction
	14h10 Super Mario galaxy	16h10 La Vénus électrique	18h30 Vivaldi et moi	20h40 Histoires parallèles
	14h00 Autofiction	16h10 C'est quoi l'amour ?	18h15 Autofiction	20h30 soirée débat Didy

SAINT-OUEN JEU 21 MAI	14h10 Vanilla	16h10 Vivaldi et moi	18h20 les goûteuses d'Hitler	20h40 Vanilla
	14h10 C'est quoi l'amour ?	16h15 Juste une illusion	18h30 Nous l'orchestre	20h30 The world of love
	14h00 La Vénus électrique	16h20 The new west	18h15 La Vénus électrique	20h40 Histoires parallèles
	14h00 Autofiction	16h10 L'être aimé	18h40 C'est quoi l'amour ?	20h45 L'être aimé
		16h00 Histoires parallèles	18h40 Autofiction	20h45 Autofiction

SAINT-OUEN VEN 22 MAI	14h10 Vivaldi et moi	16h15 les goûteuses d'Hitler	18h40 The world of love	21h00 The new west
	14h10 Juste une illusion	16h30 C'est quoi l'amour ?	18h40 Vanilla	20h40 C'est quoi l'amour ?
	14h00 Histoires parallèles	16h40 Autofiction	18h45 Autofiction	20h50 La Vénus électrique
	14h00 L'être aimé	16h30 Nous l'orchestre	18h15 L'être aimé	20h45 L'être aimé
		16h00 La Vénus électrique	18h20 Histoires parallèles	21h00 Autofiction

SAINT-OUEN SAM 23 MAI	14h20 les goûteuses d'Hitler	16h40 The world of love	19h00 The new west	21h00 Juste une illusion
	14h15 L'être aimé	16h45 Vanilla	18h40 Nous l'orchestre	20h30 C'est quoi l'amour ?
	14h15 Super Mario galaxy	16h15 Vivaldi et moi	18h20 La Vénus électrique	20h45 Histoires parallèles
	14h20 Histoires parallèles	17h00 L'odyssée de Choum	18h00 Histoires parallèles	20h40 L'être aimé
	14h10 La Vénus électrique	16h30 Autofiction	18h40 Autofiction	20h50 La Vénus électrique

PONTOISE		18h15 L'être aimé	21h00 Autofiction
----------	--	----------------------	----------------------

SAINT-OUEN DIM 24 MAI	11h10 Vanilla	14h10 The new west	16h10 L'être aimé	18h40 Vanilla	20h40 les goûteuses d'Hitler
	11h00 les goûteuses d'Hitler	14h15 The world of love	16h30 C'est quoi l'amour ?	18h40 Juste une illusion	21h00 Vivaldi et moi
	11h10 Super Mario galaxy	14h15 Super Mario galaxy	16h10 Autofiction	18h15 Histoires parallèles	20h50 La Vénus électrique
	11h10 L'odyssée de Choum	14h00 Histoires parallèles	16h40 Nous l'orchestre	18h30 L'être aimé	21h00 L'être aimé
	11h00 C'est quoi l'amour ?	14h00 Vivaldi et moi	16h10 La Vénus électrique	18h30 La Vénus électrique	20h50 Autofiction

PONTOISE		18h30 Autofiction	20h45 Histoires parallèles
----------	--	----------------------	-------------------------------

SAINT-OUE LUN 25 MAI	14h10 les goûteuses d'Hitler	16h30 Vanilla	18h30 Vivaldi et moi	20h40 Nous l'orchestre
	14h00 Super Mario galaxy	16h00 Juste une illusion	18h20 L'être aimé	20h50 The world of love
	14h30 Histoires parallèles	17h10 (D) L'odyssée de Choum	18h10 Histoires parallèles	20h45 La Vénus électrique
	14h00 L'être aimé	16h30 C'est quoi l'amour ?	18h40 Autofiction	20h45 The new west
	14h00 Autofiction	16h10 La Vénus électrique	18h30 La Vénus électrique	20h50 Autofiction

SAINT-OUEN MAR 26 MAI	14h10 Nous l'orchestre	16h00 Vivaldi et moi	18h10 les goûteuses d'Hitler	20h30 Vanilla
	14h00 L'être aimé	16h30 Vanilla	18h30 (D) The world of love	20h45 Juste une illusion
	14h00 La Vénus électrique	16h20 (D) The new west	18h15 La Vénus électrique	20h40 Histoires parallèles
	14h10 Autofiction	16h15 L'être aimé	18h45 C'est quoi l'amour ?	20h50 Autofiction
		16h00 Histoires parallèles	18h40 Autofiction	20h45 L'être aimé

Vanilla
Du 20/05 au 2/06
La Vénus électrique
Du 12/05 au 16/06
Le vertige
À partir du 10/06
Vivaldi et moi
Jusqu'au 2/06
Vol au-dessus
d'un nid de coucous
Du 4 au 16/06 (1 jour sur 2)
Walkabout (La randonnée)
Du 3 au 15/06 (1 jour sur 2)

JEUNE PUBLIC :

GOAT, rêver plus haut
À partir du 3/06
Jean-Michel le caribou
Du 27/05 au 14/06
Nouveaux copains à
Puffin Rock
À partir du 3/06
L'odyssée de Choum
Jusqu'au 25/05
Super Mario Galaxy
Jusqu'au 31/05



DÉFENDEZ VOTRE CINÉMA
INDÉPENDANT
ABONNEZ-VOUS
55 EUROS LES DIX PLACES

TOUT LE PROGRAMME SUR :
www.cinemas-utopia.org/saintouen

EUROPA CINEMAS
MEDIA • PROGRAMME DE L'UNION EUROPEENNE

LE CINÉMA TOUS LES JOURS À TOUTES LES SÉANCES POUR LES -16 ANS C'EST 4,50 EUROS

29 • 30 • 31
MAI 2026

EXPOSITION-VENTE

29 mai : 17h - 21h30
30 & 31 mai : 10h - 19h
Entrée libre

tout
tout **feu**
flamme

75 créateurs

Bijoux • Accessoires Mode • Verre
Céramique • Oiseaux d'ici et d'ailleurs

Démonstrations - Prix du public
Petite restauration sur place

Saint-Leu-la-Forêt 95
sainteaurartexpo.fr



artension



STELLA café

Hake Brew fait son pub !

SAVE THE DATES POUR LE QUIZZ
NOUVELLE FORMULE

Jeudi 21 mai, quizz normal

Pour les quizz "normaux" :
Ouverture du bar à 19h,
quizz à 19h30.

Pour les "mini-quizz"
Ouverture du bar à 18h30,
quizz à 19h à 20h15
Voir fb.me/HakeBrew
pour plus d'infos.



SAINT-OUEN MER 27 MAI	14h00 L'être aimé	16h30 les goûteuses d'Hitler	18h50 Vanilla	20h45 Vivaldi et moi
	14h30 Histoires parallèles	17h10 Jean-Michel le carib.	18h10 Histoires parallèles	20h45 Junk world
	14h15 Super Mario galaxy	16h10 La Vénus électrique	18h30 Autofiction	20h40 La Vénus électrique
	14h10 Autofiction	16h15 C'est quoi l'amour ?	18h20 L'être aimé	20h50 Autofiction
	14h00 L'objet du délit	16h30 Cha0	18h20 L'objet du délit	20h50 L'objet du délit

SAINT-OUEN JEU 28 MAI	14h10 Nous l'orchestre	16h00 L'être aimé	18h30 Juste une illusion	20h45 Vanilla
	14h10 Autofiction	16h15 Histoires parallèles	18h50 Junk world	20h50 Cha0
	14h00 L'objet du délit	16h30 Vanilla	18h30 La Vénus électrique	20h50 C'est quoi l'amour ?
	14h00 La Vénus électrique	16h20 les goûteuses d'Hitler	18h40 Autofiction	20h45 L'être aimé
		16h00 Vivaldi et moi	18h15 L'objet du délit	20h45 Histoires parallèles

SAINT-OUEN VEN 29 MAI	14h00 Vanilla	16h00 Juste une illusion	18h15 Histoires parallèles	20h50 Vivaldi et moi
	14h10 L'être aimé	16h40 Junk world	18h40 Cha0	20h30 les goûteuses d'Hitler
	14h10 Histoires parallèles	16h45 La Vénus électrique	19h10 Nous l'orchestre	21h00 La Vénus électrique
	14h00 les goûteuses d'Hitler	16h20 Autofiction	18h30 L'être aimé	21h00 Autofiction
		16h00 L'objet du délit	18h30 C'est quoi l'amour ?	20h40 L'objet du délit

SAINT-OUEN SAM 30 MAI	14h00 L'être aimé	16h30 Vivaldi et moi	18h40 Junk world	20h45 L'être aimé
	14h15 Autofiction	16h20 C'est quoi l'amour ?	18h30 Vanilla	20h30 Juste une illusion
	14h15 Super Mario galaxy	16h10 Histoires parallèles	18h50 Autofiction	21h00 Autofiction
	14h10 La Vénus électrique	16h30 Cha0	18h15 L'être aimé	20h50 Histoires parallèles
	14h20 L'objet du délit	16h50 Jean-Michel le carib.	18h00 L'objet du délit	20h40 La Vénus électrique

PONTOISE	18h15 les goûteuses d'Hitler	20h50 L'objet du délit
-----------------	------------------------------	------------------------

SAINT-OUEN DIM 31 MAI	11h00 Junk world	14h00 les goûteuses d'Hitler	16h20 Juste une illusion	18h40 Vivaldi et moi	20h45 Vanilla
	11h10 Jean-Michel le carib.	14h10 Histoires parallèles	16h45 Vanilla	18h40 C'est quoi l'amour ?	20h45 L'être aimé
	11h00 L'être aimé	14h15 Autofiction	16h20 Nous l'orchestre	18h10 Histoires parallèles	20h45 L'objet du délit
	11h10 Super Mario galaxy	14h15 L'être aimé	16h45 Cha0	18h30 La Vénus électrique	20h50 Junk world
	11h ciné-dimanche Juste une illusion	14h00 (D) Super Mario galaxy	16h00 La Vénus électrique	18h20 L'objet du délit	20h50 Autofiction

PONTOISE	15h45 L'objet du délit	18h30 Autofiction
-----------------	------------------------	-------------------

SAINT-OUEN LUN 1er JUIN	14h10 Nous l'orchestre	16h00 L'être aimé	18h30 Juste une illusion	20h45 Vanilla
	14h10 Autofiction	16h15 Histoires parallèles	18h50 Junk world	20h50 Cha0
	14h00 L'objet du délit	16h30 Vanilla	18h30 La Vénus électrique	20h50 C'est quoi l'amour ?
	14h00 La Vénus électrique	16h20 les goûteuses d'Hitler	18h40 Autofiction	20h45 L'être aimé
		16h00 Vivaldi et moi	18h15 L'objet du délit	20h45 Histoires parallèles

SAINT-OUEN MAR 2 JUIN	14h00 (D) Vanilla	16h00 Juste une illusion	18h15 Histoires parallèles	20h50 Autofiction
	14h10 L'être aimé	16h40 Junk world	18h40 (D) Vivaldi et moi	20h45 les goûteuses d'Hitler
	14h00 Histoires parallèles	16h40 La Vénus électrique	19h00 Cha0	20h45 La Vénus électrique
	14h10 C'est quoi l'amour ?	16h15 Autofiction	18h20 L'être aimé	20h50 (D) Nous l'orchestre
		16h00 L'objet du délit	18h30 C'est quoi l'amour ?	20h40 L'objet du délit

SAINT-OUEN MER 3 JUIN	14h10	16h00	18h30	20h50
	The plague	L'être aimé	La Vénus électrique	The plague
	14h20	16h15	18h40	20h40
	Le garçon qui faisait...	les goûteuses d'Hitler	Junk world	Le garçon qui faisait...
	14h15	16h10	18h15	20h45
	Goat, rêver plus haut	Autofiction	L'objet du délit	L'être aimé
	14h30	16h00	18h30	20h50
Toutes mes sœurs	Cha0	Histoires parallèles	Autofiction	
14h10	16h40	18h15	20h30 + Concert	
L'objet du délit	Nouveaux copains à...	Walkabout	Toutes mes sœurs	

SAINT-OUEN JEU 4 JUIN	14h00	16h00	18h40	20h40
	The plague	Histoires parallèles	The plague	Cha0
	14h00	16h30	18h30	20h30
	L'être aimé	Junk world	Le garçon qui faisait...	les goûteuses d'Hitler
	14h10	16h15	18h40	20h30
	Autofiction	La Vénus électrique	Toutes mes sœurs	Juste une illusion
	14h10	15h50	18h20	20h50
Toutes mes sœurs	Vol au-dessus d'un...	L'être aimé	C'est quoi l'amour ?	
16h00	L'objet du délit	18h30	20h40	
		Autofiction	L'objet du délit	

SAINT-OUEN VEN 5 JUIN	14h10	16h30	18h30	20h40
	les goûteuses d'Hitler	Walkabout	Cha0	Junk world
	14h00	16h20	18h50	20h40
	La Vénus électrique	L'être aimé	The plague	Le garçon qui faisait...
	14h10	16h40	18h45	20h30
	L'objet du délit	C'est quoi l'amour ?	Toutes mes sœurs	Autofiction
	14h00	16h15	18h10	20h45
Juste une illusion	Le garçon qui faisait...	Histoires parallèles	L'être aimé	
16h10	Autofiction	18h20	20h50	
		L'objet du délit	La Vénus électrique	

SAINT-OUEN SAM 6 JUIN	14h00	16h15		18h35	20h40
	Juste une illusion	les goûteuses d'Hitler		Junk world	Toutes mes sœurs
	14h10	16h10		18h00	20h30
	Le garçon qui faisait...	The plague		Vol au-dessus d'un...	Histoires parallèles
	14h00	16h00		18h10	20h45
	Goat, rêver plus haut	Autofiction		L'être aimé	La Vénus électrique
	14h15	16h00	17h00	18h40	20h50
Cha0	Jean-Michel le carib.	Toutes mes sœurs	C'est quoi l'amour ?	Autofiction	
14h15	16h45		18h20	21h00	
L'objet du délit	Nouveaux copains à...		L'objet du délit	L'objet du délit	

SAINT-OUEN DIM 7 JUIN	11h10	14h15	16h45	18h40	20h40
	Le garçon qui faisait...	L'être aimé	The plague	Walkabout	Junk world
	11h00	14h30	17h10	18h10	20h30
	La Vénus électrique	Histoires parallèles	Jean-Michel le carib.	les goûteuses d'Hitler	The plague
	11h10	14h15	16h20	18h30	20h45
	Goat, rêver plus haut	C'est quoi l'amour ?	Autofiction	Juste une illusion	L'être aimé
	11h10	14h20	16h10	18h30	20h30
Nouveaux copains à...	Cha0	La Vénus électrique	Le garçon qui faisait...	L'objet du délit	
11h p'tit déj. + débat	14h10	15h45	18h15	20h45	
Résister pour exister	Toutes mes sœurs	L'objet du délit	L'objet du délit	Autofiction	

SAINT-OUEN LUN 8 JUIN	14h00	16h00	18h40	20h40
	The plague	Histoires parallèles	The plague	Cha0
	14h00	16h30	18h30	20h30
	L'être aimé	Junk world	Le garçon qui faisait...	les goûteuses d'Hitler
	14h10	16h15	18h40	20h30
	Autofiction	La Vénus électrique	Toutes mes sœurs	Juste une illusion
	14h10	15h50	18h20	20h50
Toutes mes sœurs	Vol au-dessus d'un...	L'être aimé	C'est quoi l'amour ?	
	16h00	18h30	20h40	
	L'objet du délit	Autofiction	L'objet du délit	

SAINT-OUEN MAR 9 JUIN	14h10 (D)	16h30	18h30	20h40
	les goûteuses d'Hitler	Walkabout	Cha0	The plague
	14h10	16h10	18h45	20h45
	The plague	Histoires parallèles	Junk world	Le garçon qui faisait...
	14h00	16h30 (D)	18h40	20h30
	L'objet du délit	C'est quoi l'amour ?	Toutes mes sœurs	Histoires parallèles
	14h00 (D)	16h15	18h15	20h40
Juste une illusion	Le garçon qui faisait...	La Vénus électrique	L'être aimé	
	16h10	18h20	20h50	
	Autofiction	L'objet du délit	Autofiction	



2€

LA SÉANCE

LE DIMANCHE
pour chaque
membre de
la famille

Mon p'tit ciné-club d'Utopia,
c'est une séance de cinéma
pour tous les enfants
saint-ouennais et leur famille,
le 1^{er} dimanche du mois à 11 h.

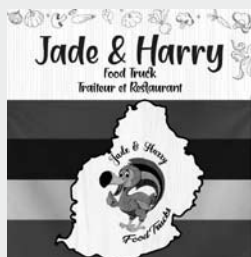
Films adaptés pour
les 3-5 ans et les 6-12 ans.

Places limitées et
subventionnées par la Ville.

Sur présentation de la carte du
quotient familial de la Ville de
Saint-Ouen l'Aumône.



**LE FOOD TRUCK DE
JADE & HARRY PRENDRA
PLACE PRÈS DU CINÉMA
LES VENDREDIS EN FIN
DE JOURNÉE ET VOUS
PROPOSERA DIVERS
PLATS DE CUISINE
MAURICIENNE**



**Ecrire au Stella café
avec l'atelier d'écriture
«couleurs de plume»
Ecrire pour le plaisir au moyen de
jeux d'écriture et de contraintes
littéraires
Libérer son imagination et sa**



**créativité en jouant avec les mots
Les Samedis
30 mai et 13 juin 2026 de
14h30 à 16h30
au Stella café d'Utopia**

**Les Jeudis
21-28 mai ; 4-11-18 juin 2026
à la salle Papaye de la Maison
des Associations de Pontoise,
place du Petit Martroy**

**20 euros l'atelier
Chaque séance est indépendante.
contact :**
couleursdeplume@gmail.com

SAINT-OUEN MER 10 JUN	14h10 Le garçon qui faisait..	16h10 La Vénus électrique		18h30 Autofiction	20h40 Junk world
	14h10 L'être aimé	16h40 Toutes mes sœurs		18h15 Vol au-dessus d'un...	20h50 Le vertige
	14h30 The Christophers	16h30 Cha0		18h20 Mon grand frère et...	20h45 L'objet du délit
	14h15 Le vertige	15h40 Jean-Michel le carib.	16h40 Nouveaux copains à..	18h15 Histoires parallèles	20h50 The Christophers
	14h00 Goat, rêver plus haut	16h00 L'objet du délit		18h30 The plague	20h30 soirée débat Au bord du monde

SAINT-OUEN JEU 11 JUN	14h10 Walkabout	16h15 The plague	18h30 Junk world	20h40 Le garçon qui faisait..
	14h00 Histoires parallèles	16h40 Le vertige	18h15 L'être aimé	20h50 The plague
	14h00 L'objet du délit	16h30 Le garçon qui faisait.	18h30 The Christophers	20h30 La Vénus électrique
	14h10 The Christophers	16h10 Mon grand frère et...	18h40 Toutes mes sœurs	20h40 Le vertige
		16h00 Autofiction	18h10 L'objet du délit	20h45 Autofiction

SAINT-OUEN VEN 12 JUN	14h00 Le garçon qui faisait..	16h15 Au bord du monde	18h30 Le garçon qui faisait.	20h40 Mon grand frère et...
	14h10 Toutes mes sœurs	16h10 Vol au-dessus d'un...	18h40 The plague	20h30 Histoires parallèles
	14h00 The Christophers	16h10 Junk world	18h20 La Vénus électrique	20h45 The Christophers
	14h10 Le vertige	16h00 Histoires parallèles	18h40 Le vertige	20h30 L'être aimé
		16h00 L'objet du délit	18h30 Autofiction	20h40 L'objet du délit

SAINT-OUEN SAM 13 JUN	14h15 L'être aimé	16h45 Cha0		18h30 Walkabout	20h30 The Christophers
	14h30 The plague	16h30 Le garçon qui faisait..		18h40 Junk world	20h45 Le vertige
	14h15 Nouveaux copains à..	15h50 Jean-Michel le carib.	16h50 Le vertige	18h20 Histoires parallèles	21h00 Autofiction
	14h30 Toutes mes sœurs	16h15 The Christophers		18h10 Mon grand frère et...	20h40 La Vénus électrique
	14h20 Goat, rêver plus haut	16h15 L'objet du délit		18h45 Au bord du monde	20h50 L'objet du délit

SAINT-OUEN DIM 14 JUN	11h00 (D) Au bord du monde	14h15 Mon grand frère et...	16h40 (D) Cha0	18h30 The plague	20h30 L'être aimé
	11h10 Toutes mes sœurs	14h30 (D) Nouveaux copains à..	16h10 L'être aimé	18h45 Toutes mes sœurs	20h30 Vol au-dessus d'un.
	11h00 (D) Goat, rêver plus haut	14h15 Goat, rêver plus haut	16h10 La Vénus électrique	18h30 Autofiction	20h40 The Christophers
	11h10 (D) Jean-Michel le carib..	14h10 Histoires parallèles	16h45 The Christophers	18h40 Le garçon qui faisait	20h40 Junk world
	11h00 Autofiction	14h20 L'objet du délit	16h50 Le vertige	18h15 L'objet du délit	20h50 Le vertige

SAINT-OUEN LUN 15 JUN	14h10 (D) Walkabout	16h15 The plague	18h30 Junk world	20h40 Le garçon qui faisait..
	14h00 Histoires parallèles	16h40 Le vertige	18h15 L'être aimé	20h50 The plague
	14h00 L'objet du délit	16h30 Le garçon qui faisait.	18h30 The Christophers	20h30 La Vénus électrique
	14h10 The Christophers	16h10 Mon grand frère et...	18h40 Toutes mes sœurs	20h40 Le vertige
		16h10 Autofiction	18h15 L'objet du délit	20h45 Autofiction

SAINT-OUEN MAR 16 JUN	14h00 Le garçon qui faisait..	16h00 (D) L'être aimé	18h30 (D) Le garçon qui faisait.	20h40 (D) Mon grand frère et...
	14h10 (D) Toutes mes sœurs	16h10 (D) Vol au-dessus d'un...	18h40 (D) The plague	20h30 (D) Histoires parallèles
	14h00 The Christophers	16h15 (D) Junk world	18h20 (D) La Vénus électrique	20h45 The Christophers
	14h10 Le vertige	16h00 Histoires parallèles	18h40 (D) Autofiction	20h45 L'objet du délit
		16h10 L'objet du délit	18h45 Le vertige	20h30 soirée débat Le temps du voyage

L'ODYSSÉE DE CHOUM



JUSQU'AU 25/05

Programme de trois films d'animation
Durée totale : 40 mn

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 3 ANS
Tarif unique : 4,5 euros

Un merveilleux programme bâti autour d'un merveilleux film, *L'Odysée de Choum*, qui va ravir les petits par sa délicatesse, sa tendresse, son émotion et sa splendeur visuelle.

L'Odysée de Choum

France 2019 26 mn
Dessiné et réalisé par Julien BISARO
Écrit par Claire Paoletti et Julien Bisaro

Avant même de pouvoir sortir de sa coquille, et alors que la tempête l'a poussée hors du nid familial, Choum la bébé chouette entrevoit le visage d'un écureuil. Serait-ce sa mère ? Comme si la quête de ses parents ne lui suffisait pas, Choum voit l'œuf dans lequel se trouve encore son frère – on saura plus tard qu'il s'appelle Spouic – lui échapper ! Deux quêtes pour un si petit animal, c'en est trop ? Eh bien non, pas pour Choum qui, malgré les difficultés et sa solitude pour y faire face, demeure vaillante, courageuse et téméraire. En deux jours, la petite chouette va grandir à pas de géant. Elle s'étonne et découvre tout avec ses yeux et son cœur grand ouverts : une goutte d'eau ou des champignons bizarres, les animaux ou les humains, tout est matière à observation, tout mérite sa curiosité. Elle a tant de choses à apprendre ! Contre vents et marées, Choum est bien décidée à trouver une maman pour elle et son frère...

En avant-programme :

Le Nid

Sonja Rohleder – Allemagne, 2019, 5 mn
Dans la nuit, un drôle d'oiseau solitaire, un oiseau de paradis, est à la recherche d'une âme sœur. Pour attirer l'attention de ce nouveau partenaire, il se lance dans une grande parade nuptiale...

L'Oiseau et la baleine

Carol Freeman – Irlande, 2019, 7mn
Repoussé par les siens car il ne sait pas chanter, un baleineau erre dans l'océan, confronté à de nombreux dangers. Lorsqu'il remonte à la surface, il est tout surpris de se retrouver face à un oiseau dans sa cage, seul rescapé d'un naufrage. L'oiseau, lui, chante merveilleusement bien...

JEAN-MICHEL LE CARIBOU et les histoires d'amour interdites



DU 27/05 AU 14/06

Réalisé par Matthieu AUVRAY

film d'animation France 2020 42mn
Librement inspiré de l'œuvre de Magali Le Huche publiée aux éditions Actes Sud.

Pour les enfants à partir de 4 ans.
TARIF UNIQUE : 4,50 EUROS

Aïe, aïe, aïe !!! Marcel, le maire, décide d'interdire les histoires d'amour : ça n'engendre que des problèmes et ça rend tout le monde malheureux ! Interdire les histoires d'amour ? Jean-Michel n'est pas trop pour et sa petite amie Gisèle encore moins... Hélas, la répression commence. Notre super-héros est fort et courageux, mais il y a tout de même une chose qui peut le rendre vulnérable, comme le commun des mortels : l'amour !

Jean-Michel le Caribou veille sur la petite ville de Vlalbonvent et comme tous les matins, après sa routine sportive et une fois son costume bleu enfilé, il s'élanche dans les airs grâce à ses raquettes à réaction. Tout se déroule comme à l'accoutumé, jusqu'à ce qu'il croise le regard de la belle Gisèle, la chamelle infirmière. Son cœur bat la chamade, ses jambes tremblent et il perd tous ses pouvoirs. Pour lui, c'est le coup de foudre ! Mais Jean-Michel est très, très timide. Avec l'aide de son ami et « coach amoureux » le tapir, il tentera par tous les moyens de se ressaisir et de déclarer sa flamme à Gisèle, sans se décourager. Et pourtant, celle-ci restera impassible face à ses nombreuses tentatives, jusqu'à ce que Jean-Michel trouve le bon moyen de communiquer avec sa belle.

Le film aborde avec beaucoup d'humour la question des premiers émois amoureux, mais surtout les questions de handicap et de communication. Les dialogues jouent sur la prononciation et le langage, la besace pleine de gags, tout en les entraînant vers un propos très sérieux, et avec le plus grand respect. Une jolie leçon à partager en famille !



GOAT Rêver plus haut

À PARTIR DU 3/06

Réalisé par Tyree Dillihay
USA 2026 1h40 VF

pour les enfants à partir de 6 ans

Will est un petit bouc avec de grands rêves. Lorsqu'il décroche une chance inespérée de rejoindre la ligue professionnelle de "roarball" - un sport mixte, ultra-intense, réservé aux bêtes les plus rapides et féroces du règne animal - il entend bien saisir sa chance. Problème : ses nouveaux coéquipiers ne sont pas franchement ravis d'avoir un "petit" dans l'équipe. Mais Will est prêt à tout pour bousculer les règles du jeu et prouver, une bonne fois pour toutes, que les petits aussi peuvent jouer dans la cour des grands.

GOAT. Rêver plus haut semblait voué à rejoindre la longue liste des films d'animation sympathiques, mais rapidement oubliables. Et pourtant, tout au long de son heure quarante, c'est un film bien rythmé qui se donne du mal pour proposer une version authentique d'une success story à l'américaine vue et lue maintes fois.

A l'image de ce qu'il avait fait pour *Spider-Man : Across the Spider-Verse* (2023) en jouant avec les codes des comic books, le studio Sony Pictures Animation assume pour *GOAT* une atmosphère imprégnée de la culture hip-hop que semble embrasser le réalisateur, Tyree Dillihay. Il en va de même pour son invocation du registre sportif quand le film met en scène les matchs amateurs sur le terrain du quartier, la culture du trash-talking entre adversaires ou encore la fétichisation des sneakers, les chaussures de basket sur lesquelles la spéculation va bon train. Au-delà du récit d'abnégation de Will jusqu'au sommet se dessine de façon bien plus consistante la trajectoire de Jett Fillmore, panthère noire et icône dont la carrière est sur le déclin. Et avec elle, la question du rapport que les joueurs doivent à leur communauté et aux supporteurs, mais aussi la cruauté du star-système et la pression médiatique qui pèse sur les célébrités du ballon.

(Pauline Croquet - Le Monde)

NOUVEAUX COPAINS À PUFFIN ROCK



À PARTIR DU 3/06

Film d'animation réalisé par Jeremy PURCELL
Irlande 2026 1h19 Version Française

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 4 ANS

Tout semble aller pour le mieux sur Puffin Rock, petite île au large des côtes irlandaises, peuplée d'une joyeuse ménagerie. Oona, jeune macareux au plumage bleuté, a le don rare de se faire des amis partout : musaraigne, phoque, bernard-l'hermite, faisan, lapine, renarde... Il est toujours prêt dès qu'il s'agit de partager un jeu ou une découverte. Mais l'équilibre de l'île vacille lorsqu'une nouvelle colonie de macareux débarque, chassée par une tempête et le manque de nourriture. Parmi eux, Isabelle, au plumage violet et au vol impressionnant, tente de trouver sa place et de reconstruire un foyer. Qu'à cela ne tienne : Oona se donne pour mission d'accueillir la nouvelle venue et de lui redonner le sourire, à sa manière – enthousiaste, maladroite parfois, mais toujours généreuse.

Et comme souvent sur Puffin Rock, les journées tranquilles réservent leur lot d'aventures. Une nuit, une mystérieuse créature semble avoir dérobé un œuf... Branle-bas de combat général : observation, entraide, hypothèses (plus ou moins farfelues) et, bien sûr, enquête collective menée à hauteur d'animaux.

Ce passage au long métrage de la série animée *Puffin Rock*, orchestré par le studio Cartoon Saloon (à qui l'on doit *Le Chant de la mer*, *Le Peuple loup* ou encore *Brendan et le secret de Kells*), conserve ce qui faisait le charme du programme original : une attention délicate au vivant et un sens du récit simple mais jamais simpliste. *Nouveaux copains à Puffin Rock* parle d'accueil, de solidarité et de cette capacité qu'ont les enfants (et certains oiseaux) à aller vers l'autre sans trop se poser de questions. Un film qui prend son temps, regarde, observe, et rappelle qu'une île, aussi petite soit-elle, peut devenir un vaste terrain d'aventures. Fortement conseillé aux biologistes en herbe, aux explorateurs du dimanche... et à tous ceux qui aiment les histoires où l'on apprend à faire un peu de place aux nouveaux venus.



SUPER MARIO GALAXY le film

JUSQU'AU 31/05

Film d'animation réalisé par Aaron HORVATH et Michael JELENIC
USA 2026 1h38 en VF

pour les enfants à partir de 6 ans

Après *Super Mario Bros.*, le film qui restait très ancré dans une logique d'aventure assez classique, *Super Mario Galaxy* change d'échelle, s'éloigne un peu de l'accumulation des références tout azimuts et nous offre un cadre plus poétique. Il faut dire que l'espace, forcément, ça en impose puisque le plombier à salopette et à moustache le plus célèbre du monde va ici être propulsé loin de son royaume, dans un terrain de jeu bien plus vaste (à supposer que cela soit possible). Le point de départ de cette nouvelle aventure reste le même : la princesse Peach est enlevée par Bowser, qui a cette fois décidé de régner sur la galaxie toute entière et Mario part donc à sa recherche. Pourtant, le voyage va rapidement prendre une autre dimension, grâce à sa rencontre avec Harmonie, figure mystérieuse et un brin plus calme que le reste de la troupe. Sorte de gardienne de l'espace, elle vit dans un observatoire spatial qui voyage entre les mondes et s'est donné pour mission de recueillir les étoiles blessées (avouez que c'est trop mimi). Harmonie va guider et aider Mario dans sa quête, lui demandant en échange son soutien pour qu'il l'aide à restaurer l'énergie de l'univers. Mais Harmonie a un secret, un secret du passé et c'est bien l'arrivée de ce personnage (enfin les fidèles joueurs la connaissent déjà) dans le récit qui va donner à ce deuxième opus un ton plus mélancolique, plus poétique et presque plus profond (enfin, toutes proportions gardées hein). Alors bien sûr, quand Nintendo rencontre Illuminations (pour les étourdis, le studio américain à l'origine de la saga *Moi, moche et méchant* ou *Les minions*), le résultat est forcément très haut en couleur, avec une énergie visuelle très efficace, toujours pas mal d'humour, mais il y a ici un petit truc en plus qui apporte un supplément d'âme au film.

De quoi réjouir les plus petits qui connaissent par cœur les personnages, ceux qui n'ont jamais joué à *Super Mario* (si si, c'est possible) et les adultes qui vont les accompagner (allez, il y a plus grave que cela dans la vie).



MON GRAND FRÈRE ET MOI

À PARTIR DU 10/06

Écrit et réalisé par Ryôta NAKANO

Japon 2025 2h07 VOSTF
avec Kô Shibasaki, Hikari Mitsushima,
Joe Odagiri, Aoyama Himeno...

D'après le roman de Murai Riko *Ani wo Mochihakoberu Size ni* (qui se traduit à peu près : « Réduire mon frère pour l'emmener avec moi »)

« C'est quoi, la famille pour vous ? » La question, innocemment posée à Riko par une lectrice enthousiaste lors d'une rencontre publique, laisse l'autrice à succès sans voix. La famille... À tête reposée, devant le clavier de son ordinateur, dans le cocon intérieur qu'elle s'est aménagé pour pouvoir travailler chez elle, à la fois écrire en toute tranquillité et garder un œil sur sa vibrante maisonnée, Riko s'interroge. « Si la famille désigne ceux qui ont vécu sous le même toit, pour moi qui ai déjà perdu mes parents, la seule famille qu'il me reste, c'est mon mari, mes deux fils – et... » Et sans doute ce frère aîné, dont elle vient d'apprendre la disparition. Qui habitait au diable, de l'autre côté de l'archipel. Qui avait fait et défait sa vie à de nombreuses reprises, en toute irresponsabilité. Qui ne lui écrivait que de très loin en très loin – principalement pour quémander de l'argent. Avec qui les relations ne furent

– euphémisme – pas toujours faciles. Et qui ne se rappelle à son bon souvenir que pour régler les formalités de son décès ! Méthodique, organisée, responsable, c'est donc sans émotion excessive que la petite sœur et désormais seule « proche parente » du défunt saute dans le train direction Tagajō, préfecture de Miyagi, afin de clore une bonne fois pour toutes ce chapitre de sa vie. Or les fantômes sont parfois taquins, qui viennent sans crier gare hanter vos jours et vos nuits, se mêlent du présent, ravivent les souvenirs, plaident leur indéfendable cause... Et dans le genre indéfendable, le grand frère se pose un peu là ! Égoïste, fauché, parasite professionnel, hâbleur, lâche, menteur – surtout menteur. Indécrottable, invétéré, pathologique : avec un tel bagage, on comprend que Riko souhaite expédier les formalités en un temps record. Y compris la crémation, qui lui permettra de « réduire son frère pour le rendre transportable » – et au plus vite rentrer chez elle. Pourtant, mettre en ordre le chaos invraisemblable laissé par son frère ne sera pas une mince affaire, même aidée par l'ex-compagne dudit frère et leur fille aînée. Notamment, outre les factures impayées, l'appart dévasté, les souvenirs en miettes, il leur faudra apprivoiser Ryoichi, le fils cadet dont il avait obtenu la garde exclusive...

Le projet initial, pragmatique, de Riko

de faire tenir son frère dans une urne funéraire et le ramener en train, va doucement cheminer – et amener l'écrivaine à faire une place dans son cœur pour y conserver le meilleur de l'homme qu'elle a si peu connu, du frère protecteur, attentionné, dont petite fille elle avait pu être si proche.

Après nous avoir fait rire et émus aux larmes avec *La Famille Asada* (2023) le cinéaste Ryôta Nakano poursuit son exploration des liens familiaux avec sa touche unique, à la fois tendre, burlesque et un peu fleur bleue. La mort n'est jamais ici un sujet pesant : elle devient un espace d'émotion, de rituels et de gestes simples, où l'humour surgit souvent là où on ne l'attend pas. Derrière ses situations cocasses et ses fantômes bienveillants, *Mon grand-frère et moi* célèbre la réconciliation – non seulement avec les morts, mais aussi avec tout ce qu'on pensait avoir perdu en chemin. Pas question d'effacer les négligences ou les distances qui nous séparent : le film nous rappelle simplement qu'aucune faute ne définit une personne tout entière. Alors, Riko, finalement, une définition de la famille ? « C'est un refuge, pas un fardeau ». Il n'en fallait pas plus pour redonner à l'écrivaine le goût du lien et des petites joies de la vie.



LE GARÇON QUI FAISAIT DANSER LES COLLINES

DU 3 AU 16/06

Écrit et réalisé par Georgi M. UNKOVSKI
Macédoine / République tchèque 2025
1h39 VOSTF
avec Arif Jakup, Agush Agushev, Dora
Akan Zlatanova, Aksel Mehmet...

Ne dit-on pas que la musique adoucit les mœurs ? Pas sûr que l'expression ait vraiment atteint le nord de la Macédoine, où Ahmet vit avec son père et son petit frère Naim, surnommé « Pistache ». Dans cette communauté yuruk, les traditions restent solidement ancrées, et les jeunes, aspirant à un peu plus de liberté, se heurtent souvent à l'intransigeance des anciens.

La modernité arrive pourtant, par petites touches. Voir l'imam en extase devant des haut-parleurs fraîchement installés et reliés à un ordinateur pour lancer les prières vaut, à défaut de pistaches, son pesant de cacahuètes. Encore faut-il savoir s'en servir : allumer la machine, brancher au bon moment... Hodja sait qu'il peut compter sur Ahmet, toujours prêt à rendre service. Mais pour l'adolescent, le quotidien s'est assombri depuis la mort de sa mère. Naim ne parle plus, le père se réfugie dans le travail, et la maison reste suspendue à ce deuil qu'on ne sait

pas nommer. Seule la musique – écoutée autrefois en cachette avec son frère et leur mère – lui donne un peu de bonheur. Et puis il y a les copains, l'école, ce fragile espace de respiration. Jusqu'au jour où tout bascule : son père le retire de l'école. Désormais, pendant que le chef de famille sillonne les marchés pour vendre les fromages, Ahmet gardera les brebis et veillera sur son frère – en alternance, en cas d'urgence, avec une voisine.

C'est alors que l'adolescent rencontre Aya. Arrivée d'Allemagne, promise à un mariage arrangé avec un inconnu, elle détonne immédiatement. À peine dissimulée sous son foulard, une mèche rebelle dit déjà beaucoup. Aya n'a rien d'une future épouse docile. Elle aime la musique, elle aussi, et nourrit un plan – peu orthodoxe – pour échapper à un destin qu'elle refuse.

À partir de là, le film déploie avec une grande justesse son récit d'apprentissage. Georgi M. Unkovski filme le conflit générationnel sans caricature : d'un côté, les coutumes : mariages forcés, punitions, recours au guérisseur ; de l'autre, des adolescents qui découvrent téléphones portables, réseaux sociaux, et surtout la possibilité de choisir leur propre voie. Rien n'est simple, tout se

néocie, souvent dans la douleur. Mais Le Garçon qui faisait danser les collines ne se contente pas de ce face-à-face. À travers Aya, le film laisse émerger une parole plus frontale : celle d'un refus des cadres imposés par une société patriarcale, d'un désir d'émancipation qui ne demande plus la permission. Sans discours appuyé, le geste est là, net.

Au centre du récit, Ahmet avance à tâtons. Il découvre l'amour, impose peu à peu sa propre voix – et sa voie pour trouver sa place entre fidélité aux siens et désir d'ailleurs. La musique, omniprésente, devient un véritable langage. Elle relie, elle libère, elle permet d'exister autrement, sauf aux yeux du père, pour qui elle reste un motif de tension. La force du film tient pour beaucoup à son interprète principal, Arif Jakup, d'une justesse remarquable. Peu loquace, il fait passer une multitude d'émotions dans un regard, une hésitation, un mouvement, notamment quand la musique se fait entendre. On est touché par ce garçon aux sentiments naissants et maladroits, on rit, on se retient à grand peine, nous aussi, de danser – et l'on reste avec la sensation rare, à peine la lumière rallumée, que quelque chose continue de vibrer au-delà des images. Comme un écho discret mais tenace.



JUNK WORLD

DU 27/05 AU 16/06

Film d'animation écrit et réalisé par Takahide HORI

Japon 2025 VOSTF

Pas pour les enfants de moins de 12 ans

Précision liminaire autant qu'indispensable : on peut tout à fait voir et adorer *Junk World* sans avoir vu *Junk Head*.

Second volet de ce qui est annoncé comme une trilogie, *Junk World* arrive dans nos salles quatre ans après un premier opus époustouflant et depuis devenu culte : *Junk Head* (réalisé en 2017), qui nous avait tellement emballés ! Ce nouvel OFNI (objet filmique non identifié) tout droit sorti de l'imaginaire foisonnant de son créateur, le japonais Takahide Hori, repousse encore une fois les limites de l'animation image par image et vient balayer d'un revers de main les fantasmes actuels de création visuelle par IA générative et autres Chatj'aipté. Le cinéma d'animation est un art(tisanat) difficile où l'exigence, la patience, de hautes compétences techniques et artistiques sont requises. C'est au prix d'efforts extraordinaires que les cinéastes fabriquent ces 24 images par seconde qui nous hypnotisent tant. Ne l'oublions

jamais. Cela n'en fait pas des surhumains mais des magiciens et de formidables conteurs d'histoires éclairant nos lanternes. Et c'est bien là l'essentiel.

Racontant des faits antérieurs à *Junk Head*, ce *Junk World* est une nouvelle fois de la trempe des films hors-normes. Un univers grouillant de formes tactiles, forgées, sculptées, façonnées dans l'argile et le plâtre sans qu'aucun prompt (instruction adressée à un assistant d'intelligence artificielle générative) ne vienne lisser les angles, gommer les imperfections nécessaires.

Le récit se situe 1042 ans avant *Junk Head*, au moment où les humains et cette forme de vie conçue artificiellement que l'on nomme les Mulligans (dépourvus d'yeux afin de renforcer leur soumission) enquêtent sur des événements étranges survenus dans la ville souterraine de Karpbar, qu'on pensait devenue une cité fantôme après une épidémie dévastatrice. Une équipe constituée de Tris, une soldate aux capacités physiques augmentées, Robin, un robot doté d'une intelligence artificielle organique (le top !) et Dante, un Mulligan issu des premiers clones, malin, dévoué et combatif, se donne pour mission de se rendre à Karpbar. Mais en chemin l'expédition tombe dans une embuscade montée par une

faction radicale de Mulligan appelée le culte Gyura. Affaibli, le trio erre dans des canyons hostiles avant de se retrouver devant une brèche spatio-temporelle qui va changer le cours de leur mission...

Porté par la même folie créative qui nous avait époustoufflés dans *Junk Head*, par une réalisation virtuose derrière laquelle se cache une toute petite équipe de six artistes surdoués et chevronnés (restez pendant le générique de fin, on les voit à l'œuvre), *Junk World* se vit comme un rêve éveillé, qui nous plonge dans un monde imaginaire où politique, religion, ésotérisme et réflexions sur les espaces-temps s'entremêlent. Rappelant les meilleurs trips scénaristiques d'un Jodorowsky, *Junk World* est peuplé d'espèces bizarres, de clones humanoïdes, de décors post-apocalyptiques, de créatures mutantes animales et végétales, qui rappellent autant les expériences plastiques de John Carpenter dans *The Thing* que les dessins de H.R Giger (*Alien*), les maquettes animées du maître des effets spéciaux Phil Tippett (*Mad God*, *Straship troopers*) ou encore l'univers biomécanique de Hideo Kojima, concepteur des jeux vidéos *Metal Gear Solid* et *Death Stranding*.

Le mot de la fin au créateur de *Junk World* : « Ce n'est peut-être pas une œuvre qui plaira à tout le monde. Mais je crois qu'elle touchera profondément ceux à qui elle parlera. Ce film est une invitation à entrer dans un univers étrange, parfois inconfortable, mais vivant. Je n'attends pas que l'on comprenne tout. J'espère seulement que le spectateur acceptera de s'y perdre un moment, de regarder, d'écouter, et de ressentir. »



ChaO

DU 27/05 AU 14/06

Film d'animation réalisé par Yasuhiro AOKI

Japon 2025 1h30 VOSTF

**FILM D'ANIMATION POUR
ADOLESCENTS ET ADULTES**

Singapour est, comme vous le savez, une cité portuaire où cohabitent humains et sirènes. C'est au sein de cette ville pour le moins cosmopolite que Stéphan, un employé de bureau ordinaire, essaie de faire exister son rêve : construire un navire propulsé par l'air. Son prototype sans hélice permettrait de sauver un nombre important de vies aquatiques. Évidemment, son projet n'intéresse pas les pontes de l'industrie navale, qui préfèrent produire à moindre coût, ad nauseam, les mêmes modèles meurtriers.

Relégué au nettoyage du bateau de son riche patron, Stéphan va assister à l'irruption soudaine du roi des mers, dont la colère provoque une immense vague, qui laisse le jeune homme inconscient. À son réveil, il découvre qu'il est maintenant promis à Chao, la princesse du royaume des sirènes : sans avoir le temps de

comprendre ce qui lui arrive, il doit partager sa vie avec cette fille adorable certes, mais imprévisible ! L'amour sincère que Chao a pour lui le pousse à tout remettre en question. Commence alors une romance inattendue et touchante entre ces deux êtres que tout oppose.

ChaO se présente donc comme une variation très libre autour du célèbre conte d'Andersen *La Petite sirène*. Si les parallèles avec son modèle sont frappants, le film n'a pas peur de tordre le cou au récit initial pour en offrir une relecture moderne et vivifiante. Notre « nouvelle petite sirène » prend l'apparence d'une princesse pleine de force, à l'opposé de la fragile héroïne d'Andersen. Stéphan, quant à lui, n'est ni un prince charmant, ni un garçon particulièrement attirant. Au contraire, c'est un jeune gars banal, presque pathétique. La romance n'est pas absente, mais elle est racontée avec beaucoup d'humour et n'a rien d'un conte de fées : c'est d'abord par intérêt que Stéphan va accepter cette union, qui lui permettra de concrétiser enfin ses rêves d'ingénieur naval...

ChaO est le premier long-métrage de son réalisateur, mais Yasuhiro Aoki travaille son récit depuis son court-métrage *Kung-fu love*, réalisé en 2006 ! Cette longue maturation est perceptible dans la mise en scène foisonnante du film. L'aspect artisanal de sa production a nécessité près de 100 000 animations dessinées à la main, sur papier et au crayon. Conscient de l'aspect pharaonique d'un tel projet, le cinéaste a accordé une grande liberté aux animateurs. Visuellement, on pense à la

folie d'une œuvre comme *Mind game* de Masaaki Yuasa (issu du même studio de production 4 °C). Les deux films ont en commun de s'éloigner drastiquement des canons visuels de l'animation japonaise : les styles se mélangent, les échelles se bousculent, créant un univers qui ne cesse de surprendre. Tout est en transformation permanente à l'image. À commencer, bien entendu, par le peuple ondin qui peut apparaître sous une forme humaine ou animale, mais plus généralement, c'est l'ensemble de l'image qui semble pouvoir muter à chaque instant.

Le film brille dans les scènes de foule, où l'œil se perd dans des myriades de visages de tailles et de formes différentes. Ses galeries grotesques défilent sur l'écran au rythme effréné de cette belle histoire qui nous tient en haleine et nous inonde de trouvailles, parfois hilarantes, parfois touchantes. Les ruelles, les marchés, les fêtes foraines : chaque décor est truffé de détails et fait de *ChaO* un plaisir de chaque instant.

L'intrigue – en apparence simple – du film est d'une grande efficacité et crée une émotion bien réelle, d'autant plus surprenante qu'elle vient nous cueillir entre deux tranches de folie pure. Les lieux communs que le film revisite sont un terrain minutieusement millimétré par l'auteur, permettant aux animateurs un lâcher-prise total. D'une élégance et d'une efficacité rares, le film allie rythme du récit et folie visuelle, de quoi justifier amplement son prix du jury au dernier Festival du film d'animation d'Annecy.



WALKABOUT

DU 3 AU 15/06 (1 JOUR SUR 2)

(LA RANDONNÉE)

Réalisé par Nicolas ROEG
 Australie 1971 1h40 VOSTF
 avec Jenny Agutter, David Gulpilil,
 Luc Roeg, John Meillon...
**Scénario d'Edward Bond, d'après
 le livre de James Vance Marshall**

Hypnotique. C'est l'effet que produit la « balade sauvage » à laquelle nous convie Nicolas Roeg dans *Walkabout*, méditation panthéiste et cruelle sur la société occidentale et les rapports troublés entre l'homme et la nature.

Après quelques plans furtifs d'une métropole bruisante, où l'activité humaine semble incessante, le cinéaste arrache à la « civilisation » une adolescente et son petit frère pour les projeter, seuls, dans une vaste étendue désertique. C'est alors que leur trajectoire de survie commence – ou plutôt, leur réapprentissage de la vie. Car il s'agit bien du parcours initiatique de deux enfants qui, à travers leur odyssée sauvage et leur rencontre avec un jeune Aborigène, vont peu à peu se réapproprier le monde... Tels Robinson Crusoé face à Vendredi, l'adolescente et le petit garçon abandonnent leurs réflexes occidentaux, se débarrassent de leur uniforme d'écolier et finissent même

par se défaire de leur radio, ultime lien qui les rattachait encore à la société contemporaine.

Mais *Walkabout* n'est pas un hymne pastoral et candide à la Nature. Malgré la majesté des paysages et la chaude lumière qui vient caresser les personnages, Nicolas Roeg filme les dangers qui guettent les enfants à leur insu, à l'instar de Charles Laughton dans *La Nuit du chasseur* : ici un python, là un scorpion, plus loin encore un étrange animal qui en dévore un autre et, bien entendu, l'omniprésence d'un soleil implacable brûlant tout sur son passage. Face à cette nature parfois hostile, le jeune Aborigène se révèle un guide bienveillant avec les deux Occidentaux. Et surtout, le cinéaste montre qu'entre êtres humains, la communication peut s'établir, en dépit de la barrière de la langue.

Dans cette magnifique relation qui se tisse entre les trois protagonistes, le petit garçon est un médiateur poétique, dans la grande tradition du cinéma fantastique où les enfants assurent le lien entre le monde réel et le fantasmagorique. Décidément, *Walkabout* n'en finit pas de dévoiler ses merveilles...

(Franck Garbaz)

Dr Hamid Reza Taherzadeh



Dr. Hamid Reza Taherzadeh est issu d'une famille d'artistes. Son père, musicien, et sa mère, poétesse, lui ont transmis une passion précoce pour l'art et la culture. Depuis 60 ans, sa vie est indissociable de l'art, de l'engagement pour la liberté, de la défense des valeurs humanistes et de l'amour pour l'humanité, le tout exprimé à travers les cordes de son târ.

En Iran, alors qu'il était jeune étudiant universitaire, il enseignait déjà la musique iranienne à la faculté de musique de l'Université de Chiraz et aujourd'hui encore, ses interprétations servent de références pédagogiques pour les étudiants en musique en Iran, qui le considèrent comme leur maître. En 1978, lors du grand concours national de musique en Iran, il a été élu meilleur musicien de l'année mais refuse son prix en signe d'opposition au système répressif du Shah. Après le début de la répression par le régime des mollahs, il quitte l'Iran en 1981. Depuis, il a accepté cet exil politique avec toutes ses difficultés et n'est jamais retourné en Iran sous le régime dictatorial et fondamentaliste des mollahs. Il est docteur en économie et en droit et a également suivi des études supérieures en ethnomusicologie. Frère cadet de l'éminent musicien Manouchehr Taherzadeh, artiste engagé emprisonné et torturé par les autorités religieuses en Iran et tragiquement disparu en 2003.

Au cours de sa carrière, il a donné près de mille concerts à travers le monde, parfois en récital ou accompagné d'ensembles iraniens, ainsi que par des orchestres symphoniques (Londres, Paris, Vienne, Los Angeles). Il a également collaboré avec le grand chanteur légendaire iranien, Mohammad-Reza Shajarian, avec qui il a interprété de nombreuses œuvres et a collaboré avec Yehudi Menuhin, l'un des plus grands violonistes légendaires du XXe siècle et figure chérie de la défense des droits humains, ainsi qu'avec la légendaire chanteuse iranienne Marzieh.

Il a toujours mis sa musique au service des droits humains et de la démocratie, tout en faisant résonner l'espace de la musique iranienne authentique aux oreilles des amateurs d'art et de musique persane. Lors de ses performances, il monte sur scène avec son târ, instrument traditionnel iranien, pour offrir un récital où chaque note porte la mémoire, la dignité et l'espoir de liberté du peuple iranien.

La séance du **MERCREDI 3 JUIN à 20h30** sera précédée d'un récital exceptionnel du grand musicien iranien et ambassadeur de paix **Hamid Taherzadeh** (voir ci-contre) seul sur scène avec son târ, il nous fera découvrir la sensibilité, la grâce et la poésie de la musique iranienne, en hommage aux femmes et aux hommes du peuple d'Iran luttant pour leurs droits et leur liberté. (durée entre 20 et 30 minutes)



TOUTES MES SOEURS

À PARTIR DU 03/06

Film documentaire écrit et réalisé par Massoud BAKHSI
Iran / Autriche 2025 1h18 VOSTF (persan)

Qu'implique de grandir à Téhéran au 21^e siècle ? Être enfant, puis adolescente, quand on est une fille dans une société corsetée par ses traditions mais dont la jeunesse est en perpétuel mouvement ? Revendiquer une liberté – ou simplement l'esquisser – y demeure un geste risqué. Après un détour remarqué par la fiction avec *Une famille respectable* (Quinzaine des cinéastes, Cannes 2012) et *Yalda, la nuit du pardon* (Grand Prix du Jury à Sundance 2020), Massoud Bakhshi revient au documentaire avec *Toutes mes sœurs*. Pendant près de vingt ans, de 2007 à 2025, il filme ses nièces, Zahra et Mahya – puis Maleka, arrivée plus tard. Dix-huit années saisies au fil du temps, comme autant de fragments d'une vie qui se construit sous nos yeux, dans un pays lui-même en mutation. Zahra et Mahya sont deux enfants pleines d'énergie. Elles dansent, jouent, se coiffent, se vernissent les ongles. Rien que

de très ordinaire, si ce n'est, en arrière-plan, les discours alarmants diffusés par la télévision et la radio, auxquels elles prêtent peu d'attention. Mais peu à peu, les contraintes s'imposent. Un t-shirt qu'on ajuste parce qu'il laisse apparaître un bout de peau. L'entrée à l'école, et, concomitamment, le port du premier voile. Des règles qui s'imposent sans toujours se dire, mais que les corps apprennent vite. Devant la caméra de leur oncle, les questions s'accroissent : que comprennent-elles de ce qui les entoure ? Quand peuvent-elles sortir sans voile ? Jusqu'où peuvent-elles aller ? Mahya, surtout, laisse deviner qu'elle en saisit plus qu'elle ne veut bien le dire. Une lucidité discrète, parfois teintée d'agacement. Les années passent. L'adolescence ouvre d'autres espaces. Zahra veut étudier, Mahya compose des chansons, seule, comme pour tracer une voie. « Nous sommes folles et imprudentes car nous sommes adolescentes... » chante-t-elle. Elles s'étonnent de l'absence de cours d'art, quand l'analyse des médias, elle, est bien présente. Les discussions s'animent, les positions s'affirment. Une colère sourde affleure. Les événements de 2022 vont les mettre profondément en colère et leur donner envie d'agir. La mort

de Mahsa Amini, kurde iranienne arrêtée par la « police de la moralité » pour port de vêtements inappropriés, est un point de bascule. Les voiles tombent. Le pays se soulève, le slogan « Femme, Vie, Liberté » résonne dans les rues. Les trois sœurs, elles aussi, s'en emparent. Face à elles, la mère, la grand-mère préfèrent tenir à distance « l'énergie négative » des informations. Le dialogue se tend, les incompréhensions se creusent. Le film capte alors quelque chose de précieux : ce moment où une génération ne peut plus taire ce qu'elle ressent, mais se heurte à celles qui ont appris à composer, à se protéger autrement. Rien n'est simplifié, rien n'est tranché. Chacune avance avec ses contradictions.

Toutes mes sœurs est un regard porté, au long cours, sur une société mais aussi, surtout, sur celles et ceux, de toutes générations, qui la composent. Comme le suggèrent les mots de Shams Tabrizi, se regarder n'est jamais anodin : il faut accepter ce que l'on y voit, sans briser le reflet. Entre lucidité et transmission, le film esquisse une possibilité : celle de briser, peut-être, le cercle vicieux qui imposerait de répéter toujours les mêmes erreurs – et d'inventer autre chose.

GRAND

EXPOSITION
DE DESSINS
DE PRESSE
ET D'HUMOUR
SUR LA COLÈRE

6 JUIN →
5 JUILLET
2026

Accès libre

VERNISSAGE → 6 JUIN - 17H

PLACE DES ARTS A CERGY

Dessin, Musique, Danse,
et François Rollin

Distribution gratuite
du journal et du catalogue

CONFÉRENCE → 10 JUIN - 19H

Eric La Blanche, auteur de *Osons la Colère*, et la dessinatrice Camille Besse
→ Maison de Quartier Grand Centre /
Le Carreau, 4 rue aux Herbes - Cergy

Entrée gratuite selon les places disponibles

ASSOCIATION
DALLAS

CERGY-
PONTOISE
agglo

JUSTE UNE ILLUSION



JUSQU'AU 9/06

Écrit et réalisé par Eric TOLEDANO et Olivier NAKACHE

France 2026 1h59

avec Camille Cottin, Louis Garrel, Pierre Lottin, Simon Boublii, Alexis Rosentiehl, Jeanne Lamartine, Rony Kramer...

Si comme moi vous êtes né.e dans les années 1970 ou si, comme mes parents, vous avez été ceux d'ados dans les années 1980, l'effet madeleine de Proust de ce nouveau film du duo Toledano/Nakache va être immédiat et, il faut bien le dire, irrésistiblement efficace. Et si comme moi, vous êtes des parents d'ados, ça marchera aussi très bien auprès de ce public-là puisque le sujet du film, atemporel, c'est bien ce moment fragile, tumultueux et pas toujours heureux où l'on quitte le monde de l'enfance pour celui des adultes. Dans ce deuxième cas, ce sera aussi l'occasion parfaite d'illustrer auprès de vos mêmes cette vie « sans smartphone ni tik-tok » mais avec « la valise RTL ».

1985. Vincent vit au premier étage d'un immeuble d'une cité de la banlieue parisienne. Une famille de classe moyenne, papa est cadre (il aime à le rappeler), maman est secrétaire de direction (mais rêve d'émancipation) et son grand frère Arnaud ressemble au mien à la même époque : tout de noir vêtu, passant ses journées à écouter du rock sur son walkman.

Vincent ne rêve que d'une chose : avoir enfin sa chambre à lui et cesser d'être le souffre-douleur de ce frangin. Ah non, il rêve aussi secrètement d'Anne-Catherine qui, bien sûr, ne lui a jamais accordé le moindre regard. A la maison, ça bouge pas mal puisque sa mère Sandrine s'est mise en tête de faire l'acquisition d'un ordinateur pour s'entraîner en vue d'un prochain entretien d'embauche et pouvoir, qui sait, devenir cadre à son tour, ce qui n'est pas trop du goût de son mari qui aimerait bien, lui, au contraire, que rien ne bouge. C'est le début de SOS racisme, on porte un badge « touche pas à mon pote » pour se sentir vibrer ensemble et aussi pour enquiquiner les parents qui parfois votent Chirac, on s'invente des prouesses et des goûts affirmés pour épater la galerie, mais on aime quand même toujours revenir au bercail, dans ce foyer parfois chaotique mais toujours aimant.

Juste une illusion, référence au tube post-disco-électro-soul du trio anglais Imagination de 1982 (et pas à la chanson homonyme de Jean-Louis Aubert, sortie elle en 1987) est peut-être le film le plus personnel et le plus intime d'Eric Toledano et Olivier Nakache. La tendresse pour ce couple parental autant que les souvenirs d'adolescents infusent tout le film d'un doux parfum de nostalgie qui va très vite enivrer aussi le spectateur. Généreux et drôle, c'est un film qui raconte aussi, en creux, la vie de ceux qui sont nés et ont grandi ailleurs et on fait leur trou dans ces cités de banlieue d'une France où le parti du patriarche borgne ne faisait pas encore plus de 40% des voix aux élections... une autre époque.



THE PLAGUE

DU 3 AU 16/06

Écrit et réalisé par Charlie POLINGER

USA 2025 1h35 VOSTF

avec Joel Edgerton, Everett Blunck, Kenny Rasmussen, Kayo Martin, Elliott Heffernan...

Festival de Cannes 2025, Sélection officielle - Un certain regard

Festival du film américain, Deauville 2025, Prix de la Critique

« Sois toi-même, car qui peux-tu être d'autre ? Tu es qui tu es et c'est très bien comme ça ». Voilà bien un conseil d'adulte, une banalité marquée au coin du bon sens – mais banalité tout de même – que Ben a du mal à recevoir de la bouche de Wags, son entraîneur de water-polo. Ça fonctionne sûrement dans le meilleur des mondes, mais dans la vraie vie, quand on est constamment moqué pour sa diction, harcelé pour un oui ou pour un non, mis à l'isolement parce qu'on est sensiblement différemment ? Du haut de ses douze ans, Ben est tarabudé par cette question essentielle : jusqu'où peut-il mettre entre parenthèses sa personnalité, son sens moral, son intégrité, pour intégrer un

groupe social ? Car on sait (au moins depuis *Sa majesté des mouches*) qu'à ce « jeu », il n'est sans doute pas de pire société que celle des enfants...

Tout juste débarqué de la ville de Boston, ses parents fraîchement divorcés, Ben arrive à la deuxième session intensive de water polo durant cet été de 2003. Accueilli par Daddy Wags, l'entraîneur attiré du groupe d'ados, Ben n'a qu'une envie : jouer et trouver sa place dans une équipe déjà composée. Il identifie Jake comme le leader du groupe, celui qu'il faut approcher et à qui il faut plaire. Blondinet au sourire ravageur, rien n'échappe à Jake. Surtout les petits détails embarrassants, sur lesquels il plonge tel un requin à seule fin de se moquer. Comme ce léger accent bostonien de Ben qui lui fait manger les « t », lui faisant prononcer « sop » au lieu de « stop » – et lui vaut instantanément le surnom de « Soppo ». Mais Ben ne se formalise pas, ce n'est pas bien cher payer pour avoir le droit de traîner avec la bande. Rien à voir avec la façon dont est traité leur camarade Eli, qui concentre toutes les sarcasmes, toutes les méchancetés. Le corps recouvert de plaques rouges, probablement neuroatypique, Eli gêne, Eli inquiète, Eli est isolé de tous. D'après Jake, ces rougeurs sont le symptôme

de la peste (« the plague » du titre) et quiconque le touche prend le risque d'être contaminé... Pour Ben, coincé entre son empathie naturelle envers le jeune Eli et son besoin vital de socialisation, c'est un dilemme moral qui ne se résoudra pas si facilement ni sans conséquences.

Premier film impressionnant de maîtrise, *The Plague* se révèle être intelligent et fort dans sa manière d'emporter le spectateur, entre naturalisme oppressant et fantastique terrifiant, dans sa dissection au scalpel d'une mécanique implacable de harcèlement – qui pourrait aussi bien ressembler à une noyade, tellement elle est étouffante. En jouant sans ostentation avec les codes du cinéma horrifique (on pense au *Carrie* de Brian De Palma), le réalisateur Charlie Polinger échappe aux archétypes souvent grossiers liés à ce genre de sujet « à thèse ». Ici les lignes sont habilement brouillées entre meneurs, suiveurs et bouc-émissaires tant les personnages sont nuancés, ni totalement bourreaux, ni totalement victimes. On assiste au grignotage du groupe d'enfants par ce virus autrement pernicieux et destructeur que la peste fantasmée – à l'instar du seul adulte, très peu présent dans le film, *Daddy Wags* (super Joel Edgerton comme à son habitude), confondant de maladresse et sidérant de lâcheté. Miroir grossissant d'une société, la nôtre, incapable de se dépêtrer de ses tentations ségrégationnistes, le film nous glisse habilement que tout choix est politique – et qu'aucun n'est irréversible.



COSMOS

JUSQU'AU 19/05

Écrit et réalisé par **Germinal ROAUX**

Mexique / Suisse / France 2026 2h26 VOSTF
avec Ángela Molina, Andrés Catzín, Marco Treviño...

« *Et ils ignorent qu'ils voyagent comme deux solitudes prenant rendez-vous dans une mémoire étrangère.* »

Ulalume Gonzáles de León

León, la solitude, il connaît. Lui qui vit dans la jungle qui cerne un petit village au fin fond du Yucatán. Vivant seul et, on le devine, depuis longtemps, c'est avec une inquiétude grandissante que notre sexagénaire voit débarquer des engins de chantier venus construire une route pile-poil là où est bâtie sa maison ! Évidemment, ce que les riches, comme il les appelle, ont décidé, ce n'est pas lui, qui n'a même pas les papiers de sa propriété, qui va l'empêcher ! Lena, elle, est entourée d'amis qui s'inquiètent pour elle, passent régulièrement la voir, alors qu'elle ne désire rien d'autre que la solitude ! Trop fatiguée pour faire comme si ça allait,

pour converser sur ses derniers articles parus. Lena n'a plus qu'une envie : mourir seule chez elle. Du mal qui la ronge, on ne saura pas grand-chose, ce qui est certain, c'est qu'elle est condamnée. Et la seule compagnie qu'elle accepte, c'est celle de Bruno, son chien. C'est d'ailleurs grâce à Bruno que ces deux-là vont être réunis. Comme envoyé par la providence pour faire se télescoper ces deux solitudes, le temps d'un ultime voyage. Pourtant, s'il y en a deux qui n'avaient aucune raison de se croiser, c'est bien eux. Riche femme de lettres, récemment arrivée de Mexico, Lena vient d'acquérir une immense maison. Toujours un livre à la main, de la musique pour compagnie. León, quant à lui, est un Maya, un des derniers gardiens des secrets de la nature et des croyances de son peuple, vivant dans sa minuscule maison en terre battue. Il ne sait pas lire, trop occupé qu'il est à communiquer avec la nature. D'abord de passage dans la vie l'une de l'autre, ils vont être l'objet d'une sorte d'alchimie. Pour Lena, qui ne ressentait plus grand-chose, León va s'avérer un véritable cadeau pour attendre la fin. Très vite les points communs entre eux

vont se trouver : la nature d'abord, et la poésie aussi. Littéraire pour elle, issue de sa parfaite osmose avec le monde pour lui. Et leurs richesses respectives vont se compléter. Lena nous apparaît comme une femme cultivée, intelligente, qui a consacré sa vie à essayer de comprendre le monde qui l'entoure mais la voilà totalement démunie face à sa propre finitude, elle qui ne croit en rien. À l'inverse, León a grandi au sein de sa communauté maya et de la cosmovision qui la définit, il vit en harmonie avec son environnement et n'éprouve aucune angoisse devant la mort, il sait qu'elle fait partie du cycle de la vie. Et il a bien conscience que la meilleure manière de vivre est d'habiter pleinement le moment présent. Vision à laquelle Lena accédera petit à petit, grâce à ce nouvel ami qu'elle n'attendait pas...

Germinal Roaux nous offre avec *Cosmos* une invitation à la méditation, un poème sur la vie, sur la finitude, sur le sens que nous choisissons de donner à notre existence. Où une simple porte ouverte est une invitation à entrer, à s'abandonner. Où les réponses les plus fracassantes viennent du silence, ce silence qui n'est ni absence ni malaise mais un véritable langage, ce silence que León incarne avec plénitude. Comme le dit si bien la poétesse française Marceline Desbordes Valmore : « La poésie n'est pas une petite chose ; elle est essentielle, elle est notre dernière chance de respirer dans le bloc du réel. » *Cosmos* nous offre cet espace de respiration et il serait bien dommage de ne pas en profiter.



LE VERTIGE

À PARTIR DU 10/06

Écrit et réalisé par Quentin DUPIEUX

France 2026 1h02

avec Alain Chabat, Jonathan Cohen,
Anaïs Demoustiers, Jean-Marie Winling...

Festival de Cannes 2026 :
Clôture de la Quinzaine des Cinéastes

Depuis bientôt 20 ans le fantasme, et on ne peut plus productif Quentin Dupieux, cinéaste mais aussi DJ (sous le pseudonyme de Mr Oizo) et producteur musical, nous revient deux fois l'an, avec une régularité quasi métronomique, dynamiser le cinéma français à grands coups d'attentats cinématographiques surréalistes, voire dadaïstes – scénarios étiques dialogués comme des cadavres exquis, mise en scène minimaliste, castings de stars, références générationnelles de sous-pop-culture à gogo... Et depuis 20 ans on se demande avec la même constance si, à l'instar de Dali auquel il a consacré un film, ce gars-là est un visionnaire (génial) ou un escroc (génial). Il manquait à son actif d'avoir laissé son empreinte déglinguée dans le

film d'animation : l'oubli est réparé avec *Le Vertige*. Mais évidemment, le cinéma d'animation de Quentin Dupieux ne saurait être du même acabit que celui de Michel Ocelot, de Miyazaki ou de Pixar... Si dans les années 2000 vous avez exploré les infinies possibilités du net, vous n'avez pas pu passer à côté des *Sims* – ce jeu de simulation vaguement réaliste, d'une rare indigence graphique, précurseur des jeux dits « Bac-à-Sable » : des univers connectés, sans narration, où via leurs alter-ego virtuels, les joueurs et joueuses reproduisent ou réinventent dans un monde pixelisé à outrance leurs interactions sociales, professionnelles, amoureuses... L'idée de « faire du cinéma » dans les univers ludiques en ligne, aux ressources quasi-illimitées, n'est pas nouvelle – cette technique a même un nom : le machinima (on vous invite à découvrir le stimulant *Knit's Island*, ainsi que la série réalisée par les mêmes auteurs pour Arte *La Vraie vie*). C'est évidemment la voie (étroite) choisie par l'ami Dupieux : graphiquement sommaire, esthétiquement discutable, peu coûteux... ça lui va comme un gant et c'est le support idéal pour (se) poser des questions métaphysiques lynchiennes

plutôt rigolotes – par exemple : le monde que nous percevons est-il réel ? Ou sommes nous des personnages dans la modélisation virtuelle d'un gamer sans inspiration ?

Nous sommes au petit matin, dans un succédané minimaliste de Paris, et Jacques (qui a le visage approximatif et la voix d'Alain Chabat) s'avance d'un bon pas – quoique saccadé et un chouïa robotique, animation *Sims* oblige – vers le domicile de son ami Bruno (dont la tronche passablement déformée rappelle celle de Jonathan Cohen) pour lui faire une grande révélation : nous ne vivons pas dans un monde réel mais virtuel, et il en a les preuves. Un brin dubitatif, Bruno est embarqué par Jacques vers le square le plus proche où, derrière un buisson et sous une plaque d'égout, un malheureux pigeon semble voler en position stationnaire depuis toujours... Lorsque l'épouse de Bruno (Anaïs Demoustier) accouche brutalement sur le sol d'un enfant dépourvu de cordon ombilical, Jacques est convaincu de tenir une nouvelle preuve des « bugs » de la matrice qui génère le monde...

Au-delà de la provocation et de l'absurde, au-delà de l'audace de jouer sur la laideur graphique et le bricolage de l'animation, Quentin Dupieux soulève par ses déconnades une réflexion passionnante sur notre civilisation et ses dérives, le complotisme, les fake-news et les dangers saillants de l'intelligence artificielle. Et livre en une petite heure jubilatoire une farce incisive qui se moque joyeusement des gourous de la « tech ».

Rendez-vous le 19 juin à Avignon pour fêter le

AVIGNON: 3083.



culturelle ? Histoire d'un cinéma alternatif qui raconte nos vingt premières années... Pour les acharnés, on signale aussi, édité par l'Institut Jean Vigo, *Utopia à la recherche d'un cinéma alternatif œuvre de jeunesse* (1994 !) d'Olivier Alexandre désormais abondamment médiatisé pour ses formidables travaux sur la culture et le numérique (cf : *la Tech : quand la Silicon Valley refait le monde*). Et bien sûr le formidable film de Francis Fourcou *J'aime la vie, je fais du vélo, je vais au cinéma...* celui de Julien Féret réalisé à l'occasion de la sortie du merveilleux film de René Féret *Rue du retrait...* Et au bout du compte, comme on le scande avec nos gamins dans les manifs : « on est là ! »

Alors ? Cinquante ans après, on jubile ? Désormais porté par sa cinquantaine de salariés pour la plupart coopérateurs, les 7 (bientôt 8) cinémas estampillés « Utopia » continuent leur longue marche, comme dit Nanni Moretti *Vers un avenir radieux...* Les Utopia, juridiquement indépendants les uns des autres, qui fonctionnent sans subventions (mon bon !), continuent à revendiquer leur liberté éditoriale, fidèles à l'esprit des origines, portés par la même inébranlable conviction : que s'il ne saurait suffire à changer le monde, le cinéma peut au moins contribuer à résister aux sombres menaces qui pèsent sur la liberté d'expression et d'information... Une structure commune toute récente, qu'on a baptisée « la part des anges », fédère les équipes autour d'une charte qui définit les engagements auxquelles souscrivent les salles Utopia : « offrir le meilleur du cinéma au plus grand nombre, sans faire de concession à des produits mercantiles et décervelants, en refusant publicité et produits nuisibles pour la santé... » La part des anges coordonne une programmation nourrie par les choix des différentes

C'était le 16 avril de l'an 1976, il faisait doux à Avignon et le mistral était tombé... dans la petite rue Figuière, le premier Utopia allait recevoir son premier spectateur dans la chapelle transformée en ciné au rez-de-chaussée de l'institut américain. Pour fêter la chose, on avait sorti nappes blanches et chandeliers, assumant en rigolant un buffet riquiqui résumé à quelques bouteilles de sodas et quatre pains d'épices... les caisses étaient vides, le compte bloqué à la banque, et on comptait bien sur l'achat des tous premiers abonnements par les tous premiers spectateurs pour couvrir le compte du copain Jean-Pierre, qui était allé chercher à la gare le tout premier film programmé – envoyé contre-remboursement d'un minimum garanti par un

distributeur méfiant (Utopia n'était pas – encore – en odeur de sainteté chez ces gens-là, ça ne s'est qu'à peine arrangé)... La sempiternelle « crise du cinéma » pointait déjà son nez, mais on y croyait dur comme fer : non seulement on allait survivre, mais on allait tous les enterrer, ces fossoyeurs d'utopies, ces empêcheurs de rêver en rond. Bien sûr, ça ne s'est pas passé exactement comme ça. On ne va pas vous la refaire ! Si, par extraordinaire, vous avez zappé l'édition de la gazette de décembre œil vous suffit de le demander à la caisse et vous saurez tout (ou presque) sur l'histoire d'Utopia... Et si votre soif de connaissance n'est pas rassasiée, vous pouvez vous procurer (aux éditions Warm) le super petit bouquin de Michael Bourgatte *Utopia : une utopie*

demi-siècle d'Utopia !!!

équipes dans une concertation permanente, produit toutes les cinq semaines pour chacune des salles cette indispensable gazette au papier recyclé qui, au fil du temps s'est étoffée des écrits des uns et des autres, fichtrement subjective, toujours sincère, parfois polémique (et c'est tant mieux car sans confrontation l'esprit humain se ratatine). La part des anges, c'est encore une mutualisation des moyens, c'est pour épauler les salles, Rodolphe, Jean-Jacques, Stephen et Patrick ; c'est aussi la gestion solidaire d'un « fond de soutien » commun – et encore plein d'autres choses en devenir... Certes, fonctionner sous forme coopérative est un exercice permanent de démocratie dont chacun sait qu'elle n'est pas le mode de gestion le plus facile – mais qui peut nourrir une formidable force, rendre plus imaginatifs, aboutir à la vision globale qui donne âme et sens à une entreprise collective. « Frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui », comme disait l'humaniste Montaigne, est générateur de force, d'épanouissement, de pérennité...

Dans un monde en quête de sens, où le « chacun pour soi » semble triompher, tenter d'entretenir un esprit de solidarité, se soucier de l'intérêt collectif est une forme de résistance à l'air du temps... Les vents mauvais soufflent en tempête partout, et, dans le sillage des difficultés engendrées par la période covid, aggravées par les crises récentes, vous vous doutez qu'il n'est pas facile de tenir le cap... Et pourtant : on est reparti, sabre au clair à l'assaut des moulins. Dans les quartiers nords de Toulouse, le plus beau et le plus chouette des cinémas installés dans un cube de béton. À côté de Troyes, à Pont Sainte Marie, le tout premier cinéma éco-responsable qui explose gaillardement toutes les normes

environnementales – et se bat comme diable dans un bénitier pour exister dans un quartier en construction. Et tenez-vous bien : cet automne, sur les hauteurs de la rive droite de Bordeaux, au beau milieu d'un parc et à deux pas du Rocher de Palmer, la mythique salle de concert de Cenon, les camarades d'Utopia Bordeaux ouvrent un nouveau ciné – oui, madame la Marquise – dans un château ! Après la chapelle d'Avignon, l'église Saint Simeon, cette Folie, créée à la demande de la Mairie, nous fait rêver d'avance... on vous en a déjà causé, on en reparlera bien sûr. Et tout ça alors qu'on nous annonce à nouveau, à grand renfort de trompettes, l'énième mort du petit cheval. Alors, spectatrices adorées, « mes semblables, mes sœurs », qui êtes les plus nombreuses à venir à Utopia et entraînez souvent les mâles de vos fréquentations vers plus d'ouverture et de finesse (no offence les gars, c'est factuel : les femmes sont majoritaires dans les salles Art et Essai, les librairies, les concerts, les spectacles de danse... alors que les penchants naturels des bonshommes les pousseraient paraît-il plutôt vers les stades et les multiplexes : ce sont les statistiques qui causent !) Donc, spectatrices adorées disais-je, et vous aussi les spectateurs qui avez à cœur de faire mentir les sondeurs, n'oubliez jamais que vous êtes le sel de notre terre



et que votre soutien indéfectible nous porte et nous entraîne : c'est votre enthousiasme constamment manifesté qui nous insuffle l'énergie dont nous avons besoin !

Rendez-vous le 19 juin, cour Maria Casarès (au pied du palais des Papes) à Avignon... Et à la rentrée, promis, on fera aussi une fête du côté de Toulouse : Utopia a cinquante ans jusqu'à l'année prochaine ! Avant de partir en vacances : abonnez-vous, ré-abonnez-vous, offrez des abonnements d'Utopia... c'est la sève de nos petits cinoches ! Et vos tickets sont utilisables aux quatre coins de l'hexagone – à Avignon, Bordeaux, Pont sainte Marie, Saint Ouen l'Aumône, Montpellier, Borderouge, Toulouse (Cosmo), Tournefeuille, Achères (Pandora)...



HISTOIRES PARALLÈLES

magistralement écrit avec, à son service, un casting impressionnant ! Notamment Virginie Efira, actrice plus caméléon que jamais, mouvante, émouvante, d'une beauté époustouflante. Elle crève l'écran sans toutefois éclipser ses complices de jeu.

Seconde scène, laquelle, a priori, n'a rien à voir avec la première : une écrivaine, Sylvie (insondable, vertigineuse Isabelle Huppert), cherche son inspiration en observant le monde, mais surtout... en espionnant ses voisins. Par où commence la fiction si ce n'est en exploitant le réel ? Bien peu soucieuse des convenances, obnubilée par la femme d'en face qui ressemble à sa mère telle que l'ont figée ses souvenirs d'enfance, elle lui prête les mêmes intentions, le même magnétisme (Virginie Efira, évidemment !), les mêmes intrigues. Piège d'une cristallisation très proustienne : « Que connaissais-je d'Albertine ?... ». Sylvie, sans une larmichette de scrupule, d'après les gestes de sa voisine compose son personnage de roman, l'épie sans vergogne, allant jusqu'à utiliser une longue vue pour percer son intimité. Voilà notre écrivaine voyeuse qui brode un récit entre les fragments tronqués du présent et les histoires fantasmées de son passé. Il y a là, tout à la fois, quelque chose de ludique et de glaçant à la suivre dans ses délires, d'autant qu'en tant que spectatrices et spectateurs, nous pourrions faire ce qu'elle-même ne peut pas : plonger dans la réalité de l'appartement d'en face ! Nous, si lointains, avons plus de pouvoir que celle qui est la plus proche. Nous

avons, par le bon vouloir du réalisateur, le privilège de découvrir l'envers du décor. Alors que Sylvie ne peut appréhender la réalité de sa voisine que par la vision, de l'autre côté de la rue, le plus important est le son ! Nina, cette femme qui l'obsède, est bruiteuse. Un autre mystère du cinéma : plus les prises de vues sont naturelles, plus elles ont souvent besoin de sons recréés artificiellement. Tandis que Nina reconstitue le flic-floc d'un troupeau pénétrant dans un lac, ses gestes sont d'une sensualité à réveiller les morts ! Ça, Sylvie le perçoit ! Par le petit bout de sa lorgnette, elle imaginera donc que les deux hommes qui travaillent avec elle (Pierre Niney et Vincent Cassel) ne peuvent s'empêcher de la convoiter l'un et l'autre...

Ce n'est qu'un début ! L'introduction d'Adam dans le récit, personnage très doux, qui vampirise son monde grâce à son imperturbable sourire, va venir, à bas bruit, bousculer l'ordre des choses. Hasards, coïncidences... tout se brouille. La réalité, laminée par un kaléidoscope invisible, va continuer de se distordre et l'arroseur pourrait bien se retrouver arrosé.

S'inspirant du génial Décalogue 6 de Krzysztof Kie lowski, (dont il reprend aussi l'un des thèmes musicaux), Ashgar Farhadi nous offre un film complexe et fascinant, ouvrant dans notre cerveau tout un tas de petits tiroirs plus ou moins secrets, qu'on ne refermera pas si facilement...

DU 14/05 AU 16/06

STELLA *café*

HAKE BREW presents



**L'UTOPIALE,
LA BIÈRE BLANCHE
SPÉCIALEMENT CONÇUE PAR
HAKE BREW POUR UTOPIA.**

CENTRES DE LOISIRS
Sachez-le :
la salle de Saint-Ouen
l'Aumône accueille vos
groupes d'âge maternel ou
primaire, contactez-nous
directement au
01 30 37 75 52.

TARIFS UTOPIA

Tous les jours à toutes les séances

- Normal : 7,50 euros
- Abonné : 5,50 euros
- (par 10 places, sans date de validité et non nominatif)
- Paiement par CB - chèque et espèces
- Enfant -16 ans : 4,50 euros**
- DIMANCHE MATIN : 4,50 euros**
- & Sur présentation d'un justificatif
- Lycéens - Étudiant : 4,50 euros**
- Sans-emploi : 4,50 euros**
- PASS CAMPUS : 4 EUROS**

TOUT LE PROGRAMME SUR :
www.cinemas-utopia.org/saintouen

EUROPA CINEMAS
MEDIA • PROGRAMME DE L'UNION EUROPEENNE



THE CHRISTOPHERS

À PARTIR DU 10/06

Réalisé par Steven SODERBERGH

GB / USA 2025 1h40 VOSTF

avec Michaela Coel, Ian McKellen, Jessica Gunning, James Corden...

Scénario d'Ed Solomon

C'est un monstre sacré comme seul le Royaume de Shakespeare sait en enfanter. Il a le charisme de Sean Connery, le talent éclectique d'un Sir Laurence Olivier, le regard pétillant d'un Michael Caine... Ian McKellen appartient à cette lignée de comédiens anglais qui savent tout faire : illuminer les planches du Royal National Theatre comme celles de Broadway, passer des drames intimistes aux super-productions hollywoodiennes. S'il est mondialement connu pour son incarnation, dans les films de Peter Jackson, du magicien Gandalf imaginé par Tolkien, ce colosse a aussi brillé dans de nombreuses adaptations shakespeariennes – on se souvient en particulier au siècle dernier d'un magistral *Richard III*.

Bref, Ian McKellen serait déjà à lui tout seul une excellente raison de voir ce nouveau film du très éclectique Steven Soderbergh – qui signe ici une œuvre discrète, presque intimiste. Unité de lieu, d'action – et presque de temps : le réalisateur et son scénariste Ed Solomon se sont débarrassés de toute fioriture,

ont épuré le récit et la mise en scène pour se concentrer sur les personnages et leurs interprètes, avec comme objectif une forme simple en apparence – mais d'une intense richesse émotionnelle. Le résultat est un petit bijou d'écriture ciselée, précise, percutante où chaque réplique fait mouche, et où la prose virevolte comme les vers d'un grand drame élisabéthain.

Julian Sklar, ancienne figure majeure du pop art londonien célébrée dans les années 1960/1970, est devenu un vieux bonhomme excentrique et misanthrope qui, après s'être commis dans des émissions télé vulgaires de type Nouvelle star pour artistes plasticiens en herbe, n'a plus rien peint depuis des décennies. Il vit reclus dans sa grande maison bourgeoise de Londres, véritable capharnaüm à l'image de ce qu'a été sa vie : foudroyante, fuyante, sans limite entre l'art, l'être et le paraître. L'artiste, définitivement inséparable de l'homme, n'a plus de comptes à rendre à personne, ni aux galeristes, ni aux mondains, ni aux critiques. Ses seuls contacts avec le monde sont la visite régulière d'une masseuse et, derrière son écran d'ordinateur, les dédicaces qu'il vend à des admirateurs, monnayant sa signature pour payer ses factures. Dans son atelier, les huiles, les pinceaux, les pots, l'ocre, le carmin, le cyan, les toiles vierges et les cadres en bois se sont tus depuis

longtemps.

Mais au dernier étage de la maison bat encore timidement, sous un lit de poussière, un cœur brûlant, objet de toutes les convoitises : « The Christophers », une série de huit toiles inachevées. « Toutes les convoitises » ? Non. Seulement celles des deux quadragénaires mesquins qui lui font office de descendance : Barnaby et Salli, sorte de Dupont et Dupond mi-andouilles, mi-ignares qui n'attendent qu'une chose : que le vieux qui a joué dans sa vie bien des rôles, mais pas celui du père aimant, passe l'arme à gauche pour pouvoir palper l'héritage. Et bien sûr, si les fameux « Christophers » pouvaient être achevés, ils n'en auraient que plus de valeur. Ils font alors engager Lori, restauratrice talentueuse (et donc un peu faussaire) comme « assistante » de Julian – avec comme mission secrète de finir les huit toiles. Mais le vieux a beau être malade, solitaire comme un loup et cinglant comme un crachin londonien, il n'a rien perdu ni de sa verve, ni de sa perspicacité, ni de son charme insolent de grand manipulateur.

Elle est calme, il est impétueux. Dans un huis-clos qui sent bon la térébenthine, ces deux-là que tout oppose ont un langage commun : celui de l'art. C'est cette conversation passionnante que filme Steven Soderbergh avec un évident plaisir, nous offrant le chant du cygne bouleversant d'un homme que la peinture osera, une dernière fois, enlacer de son étreinte et qui fera sienne cette citation de Gilles Deleuze : « L'art, c'est ce qui résiste : il résiste à la mort, à la servitude, à l'infamie, à la honte ».



PLACE DE LA MAIRIE À ST-OUEN L'AUMÔNE & 14, Rue Alexandre Prachay à PONTOISE /TEL:01 30 37 75 52/ www.cinemas-utopia.org



HISTOIRES PARALLÈLES

DU 14/05 AU 9/06

Réalisé par Ashgar FARHADI

France 2026 2h19

avec Isabelle Huppert, Virginie Efira, Adam Bessa, Pierre Niney, Vincent Cassel, India Hair, Catherine Deneuve...

Scénario d'Ashgar Farhadi et Saeed

Farhadi, librement inspiré du *Décatalogue 6 - Tu ne seras point luxurieux*, écrit par Krzysztof Kieslowski et Krzysztof Piesiewicz

Festival de Cannes 2026
Sélection officielle, en compétition

Tout débute dans une banale station du métro parisien. Deux regards se croisent, celui d'une femme, celui d'un homme... Une étrange sensation de connivence au milieu d'inconnus... Rien à partir de là ne sera ce que l'on aurait cru deviner, aucun personnage n'ira là où on l'attend. Nous voilà embarqués dans un scénario

GAZETTE n° 345 DU 13 MAI AU 16 JUIN 2026 - Entrée : 7,50€ - Abonnement : 55 € les 10 places - Étud. : 4,50 €